

GLORIANNA ET LÉOPOLD,

OU

L'EMPIRE DU PRÉJUGÉ.

PAR MME Y'OSSY;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

*Par M. R*********.

TOME SECOND.

PARIS,

HAUT-COEUR ET GAYET JEUNE,

LIBRAIRES, RUE DAUPHINE, N° 20.

1823.

GLORIANNA ET LÉOPOLD.

CHAPITRE PREMIER.

Le cinquième jour après leur arrivée, lord et lady S... prirent congé de ces amis dont la société leur avait procurée tant de plaisir ; ils regrettaient de n'avoir aucune nouvelle de la belle Glorianna, qui, en les chargeant de sa lettre pour madame Lenoir, était la première cause des jouissances qu'ils avaient trouvées dans ce lieu enchanteur. Plus ils avançaient dans leur voyage, et plus ils lui trouvaient de charmes, car, en

quittant la vallée, ils se dirigèrent vers les sources du Rhône. Sur cette route, une scène sauvage était remplacée par une autre; chaque arbre, chaque taillis possédait une beauté nouvelle, et frappait d'admiration ce couple ami des merveilles de la nature.

Les différentes chutes du Rhône, jaillissant d'un précipice profond dans un autre, avant de se réunir pour donner naissance à ce fleuve majestueux, excitèrent tout leur intérêt; mais lorsqu'ils le virent rouler sous ces voûtes azurées, à travers les créneaux naturels qui l'environnent, ils restèrent presque muets d'étonnement. Après avoir examiné avec attention ce phénomène admirable de la nature, ils continuèrent leur route jusqu'à une autre merveille de l'art, le Pont-du-Diable. Il est ainsi appelé du

nom de celui qui le construisit, dans une situation qui semble inaccessible à l'homme. Des rochers d'une hauteur prodigieuse élèvent leurs fronts menaçans au-dessus de ce pont élégant et léger, qui est jeté sur un ravin, des cavités duquel le fleuve s'élance par torrens, avec un bruit semblable à celui du tonnerre.

La hauteur démesurée à laquelle ce pont s'élève au-dessus de l'eau, inspire une admiration mêlée de terreur. En entrant dans la sombre caverne que l'on trouve à l'une de ses extrémités, on est d'abord saisi d'un tremblement universel : la crainte s'empare pour un instant de l'homme le plus hardi; mais en sortant, il est de nouveau rendu à la sécurité qui l'avait abandonné, en contemplant une plaine riche et fertile,

dans laquelle s'élèvent, çà et là, des maisons magnifiques, toutes habitées, et qui semblent former dans les airs une colonie étrangère au monde qui se trouve sous ses pieds. Dans cette vallée enchanteresse règne cependant un froid plus intense; la terre n'y est fécondée qu'à force de travail; ce n'est pas cette fertilité qui distingue toutes les autres parties de la Suisse; car, quoiqu'elle abonde en riches pâturages, on n'y rencontre pas un seul arbre. Pour dédommager ses habitans de cette perte, la nature a planté sur les bords de la Reuss, qui court dans la vallée, le bois de rose, objet d'ornement et d'utilité.

A l'extrémité s'élève une tour antique regardée, par quelques personnes, comme l'ouvrage des Romains; elle semble, à une certaine

distance, sortir des glaces amoncelées, brillant aux rayons du soleil, au-dessus de rochers menaçans, qui semblent les gardiens de la Reuss. Dans quelques endroits, ces glaces présentent une surface unie, dans d'autres, elles s'arrondissent en voûtes, ou s'élèvent en pyramides jusqu'aux nues. Des scènes si neuves, si sauvages, si romantiques et si grandes à la fois, frappèrent nos voyageurs de surprise, de terreur et d'admiration.

Après avoir examiné ce tableau pendant quelques instans, ils dirigèrent leur route vers les plaines de la Lombardie, où la nature leur offrit de nouveau tout ce qui peut élever l'âme, et la porter à l'enthousiasme pour son créateur : le cristal brillant des lacs, la richesse des vergers, dont les branches suspendues, semblaient

près de se rompre sous le poids de la prune pourprée, de la pomme dorée, de l'orange odoriférante et de la pêche veloutée; tous ces riches dons de l'automne se mêlent dans ces plaines heureuses avec luxe et profusion.

Les superbes palais des princes Boromée élèvent leurs têtes garnies de tours sur le lac Majeur, et se réfléchissent dans ses eaux argentées : sur les bords de ce lac, le jasmin, la rose sauvage, l'œillet et l'humble jonquille, croissent et parfument les airs, tandis que les poissons dorés jouent sur sa surface extrêmement ridée par l'haleine du zéphir, à l'ombre de cyprès majestueux. Dans ce beau pays, chaque pas offre une scène nouvelle, présente un nouveau sujet de contemplation au peintre, au poëte, au philosophe, au na-

turaliste; comme tous ces talens se trouvaient réunis dans cet heureux couple, ces beautés les engageaient souvent à passer quelques jours dans les lieux où les perspectives les plus intéressantes s'ouvraient à leurs regards.

Une de ces vues délicieuses fixa surtout leur attention : près du lac Majeur, sous une de ces piles majestueuses de montagnes qui forment l'extérieur d'un long massif, situé à gauche, en descendant le Saint-Gothard, du sein d'un bosquets de pins, sort un torrent d'une rapidité prodigieuse, qui tombe dans un bassin de marbre brun, qu'il s'est creusé lui-même. Ses mugissemens s'entendent au loin; mais en approchant, sa beauté surpasse toutes les autres cascades, tant par sa hauteur que par sa force et sa chute unie, quoique rapide.

Près du torrent s'élevait un couvent de capucins, qui accordaient ordinairement l'hospitalité à tous ceux qui se présentaient à leur porte. Lord et lady S... dirigèrent leurs pas vers ce toit hospitalier, où ils furent accueillis avec franchise et cordialité. On était à la prière, lorsque la grande cloche du portail annonça nos voyageurs. Si ces bonnes gens eussent pu deviner le haut rang et la noblesse de leurs hôtes, ils auraient peut-être été embarrassés par la crainte de ne pouvoir les recevoir convenablement; et pourtant, si leur caractère et leur bonté leur eussent été connus, ils auraient cessé de craindre, sûrs de leur plaire; mais, comme ils se présentèrent dans l'appareil le plus simple, ils furent reçus à bras ouverts. — La bienfaisance leur fit le compliment de

bienvenue, la charité les introduisit dans la cour, la paix et l'harmonie les conduisit au coin du feu. Ainsi escortés ils ne pouvaient manquer de trouver des délices dans une société qui convenait tant à leur caractère.

Après s'être assis, ils furent surpris de la profusion répandue sur leur table; ils firent un grand nombre de questions sur l'ordre de ces hommes pieux qui était très-sévère; ils avaient trois carêmes par an, de six semaines chaque, durant lesquels ils s'imposaient les pénitences les plus rigoureuses. Dans le temps le plus froid, il ne leur était pas permis de porter de bas; une botte de paille était leur seul lit, sans drap ni couverture; la bure était le seul habit qui les garantît de l'inclémence des saisons, lorsqu'ils étaient obligés de traverser

les longues avenues humides de leurs obscures cellules, qui conduisaient à une chapelle où ils passaient la majeure partie du temps, prosternés et remerciant le ciel de ses bienfaits.

La piété, la conduite exemplaire et l'humanité de cet ordre doivent convaincre l'homme si industrieux à se créer des besoins, du peu d'étendue réelle de ces besoins; car dans cette solitude, quoique réclus du monde, condamnés à des privations sans nombre, la paix et la satisfaction intérieure brillaient dans chaque physionomie sous ce toit religieux.

L'extérieur d'un de ces religieux frappa particulièrement lady S...; son air solennel paraissait annoncer que quelque chagrin pesait profondément sur son cœur; elle crut voir par intervalle des

larmes briller dans ses yeux ; des soupirs mal étouffés s'échappaient de sa poitrine. Lorsque tous les autres furent retirés, lord et lady S..., sentant un intérêt particulier pour ce moine, qui paraissait plus jeune que les autres, se hasardèrent à lui demander depuis combien de temps ils s'était retiré dans ce lieu. « Depuis un grand nombre d'années, madame, répondit-il. Chaque heure, chaque minute de ce temps ont été comptées par moi. Les malheurs les plus grands, les événemens les plus douloureux, qui puissent accabler l'âme d'aucun homme, et fatiguer son courage, m'ont plongé dans des angoisses éternelles. Le bonheur souriait à mon enfance, la prospérité me conduisit dans le monde jusqu'à l'âge de vingt ans ; à cette époque critique où l'homme est ordinairement

sans expérience, où son cœur est la proie des passions ardentes, je vis une femme, belle comme Hébée, vertueuse comme la déesse de la chasteté; j'en fus aimé. Tout en elle était grâces; l'innocence et la candeur habitaient son âme. Elle était fille d'un riche gentilhomme, voisin de mon père.

» Cette fille, son unique enfant, cette fille céleste était son plus riche trésor. La voir et l'adorer furent pour moi l'ouvrage du même instant; elle fut accordée à ma prière. Dans tout l'éclat des charmes de la jeunesse, je la conduisis à l'autel, et je reçus des vœux qui, je l'espérais, devaient éterniser mon bonheur sur la terre : mais combien les espérances des hommes sont trompeuses, combien leurs désirs sont vains! »

Ici les larmes l'empêchèrent pen-

dant quelque temps de parler. « C'est, continua-t-il, c'est seulement à des âmes sensibles que des souffrances comme les miennes peuvent être racontées. Hélas! j'ai vainement imaginé depuis longtemps d'étouffer ces chagrins qui dévorent mon âme; mais chaque soleil levant me les rappelle, quoique je n'aie jamais hasardé de les confier à aucun de ceux qui habitent ces murs; je priais encore ce matin, pour qu'ils fussent plongés avec moi dans l'oubli de la tombe. Votre bonté, le touchant intérêt que vous m'avez témoigné, m'ont détourné de mon dessein de garder un silence éternel : je retracerai, quoiqu'avec peine, un passé que je voudrais oublier!

» Jouissant d'un bonheur plus grand que celui auquel il ne semble permis à l'homme de préten-

dre, le temps fuyait imperceptiblement auprès de ma jeune compagne; j'étais étranger à ces passions tumultueuses qui troublent ordinairement l'esprit de mes semblables. Chaque jour répandait de nouveaux charmes sur mon existence; si le bonheur parfait peut exister sur la terre, son modèle était sous mon toit. Deux enfans qui avaient toutes les grâces de leur mère, avaient béni notre union. Combien de fois, tandis qu'Emma et Henri jouaient sur la pelouse, et qu'ils tressaient des guirlandes pour orner les cheveux de mon amie, mon cœur s'est enivré de délices inexprimables! J'étais riche des faveurs de la fortune, riche par la possession de la femme la plus aimable, riche par les sourires des deux enfans que le ciel avait donnés à notre amour, riche enfin de

la paix de l'âme et de la satisfaction intérieure.

» Jamais l'envie n'avait touché le seuil de ma perte ; ma femme, charitable et généreuse, se faisait chérir par les secours et les consolations qu'elle prodiguait au malheur. Ignorant ses charmes et le pouvoir qu'elle exerçait sur tous les cœurs, sa modestie était le bouclier qui la garantissait des coups de la méchanceté. Cette pureté de cœur, cette générosité sans ostentation, achevaient chaque jour sur moi ce qu'avaient commencé ses charmes, lorsque, pour la première fois, je l'avais contemplée sur les bords fleuris d'une source transparente, près de la maison de son père.

» Dans l'intime persuasion que j'avais des principes de droiture de ma femme, je recevais fré-

quemment dans ma maison un jeune homme qui prenait le titre de noble, mais qui, s'il le possédait, n'avait que le titre seul; car il renfermait le cœur le plus pervers. J'étais loin de le regarder comme un être dangereux. Je l'admettais souvent, lorsque je n'avais aucune autre société, parce qu'il amusait mes enfans qui se tenaient assis sur ses genoux, écoutant avec délices les petites histoires frivoles qu'il leur racontait souvent; ils excitaient le rire par leurs réflexions simples et innocentes; enfin, cet homme paraissait d'un excellent naturel et véritablement né pour augmenter les charmes d'un petit cercle domestique, tel que le nôtre. La charité eut peut-être sa part dans la facilité avec laquelle nous l'accueillîmes; le monde faisait peu

d'attention à lui, et il venait justement d'être congédié par une jeune personne à la main de laquelle il avait aspiré, et qui, à ce qu'il avait dit, l'avait remercié d'une manière humiliante.

» Ce conte suffit pour intéresser ma femme et moi en sa faveur; et nous employâmes tout pour le consoler, en l'invitant dans toutes les occasions à partager nos amusemens domestiques, qui consistaient en de petites excursions sur le lac, et des promenades dans un bois voisin, où nous allions quelquefois suivre la pâle lune montant lentement au milieu des brillantes constellations de la nuit; ou bien écouter dans le ravissement les doux accens du rossignol. D'autres fois, nous allions visiter les montagnes énormes qui environnaient n ore maison.

» Une fois que ce jeune seigneur eut ainsi trouvé le chemin de nos cœurs, nous le regardions presque comme essentiel à notre bonheur ; et ayant formé le plan de visiter le continent, nous lui proposâmes d'être de la partie. N'ayant jamais découvert la moindre immoralité dans sa conduite, nous trouvâmes naturel de lui faire cette invitation, qu'il accepta. Il était gai et aimable, avait pour nos enfans la plus vive affection ; enfin nous le considérions comme un frère.

» Ayant fait nos préparatifs et terminé quelques affaires, nous dîmes adieu à la côte natale, accompagnés d'un homme qui nous surprit un peu en arrivant à Paris ; nous nous aperçumes tout à coup qu'il donnait dans toutes les dissipations de cette grande ville ; mais alors même, nous étions loin de

soupçonner sa moralité. Nous considérions ce changement comme provenant de la nouveauté de la scène. Tous deux, d'une manière douce et amicale, nous lui représentâmes qu'il donnait dans des excès nuisibles à sa santé et à sa fortune.

» Les conseils de ma femme parurent produire l'effet désiré, et il revint pour un temps à notre cercle. Nous nous félicitions de notre ascendant sur lui, et nous étions ravis du repentir qu'il témoignait. Ma femme ne parut jamais faire plus d'attention à lui que lors de son retour à la vertu. Mais eussé-je maintenant cent voix, il me serait impossible de décrire les horreurs qui m'attendaient : ce monstre d'iniquité détruisit à jamais la paix dont je jouissais ; il empoisonna le reste de ma vie.

» Un jour que nous allions à Versailles accompagnés de ce faux, de cet exécrable ami, nous rencontrâmes dans notre route quelques-unes de mes vieilles connaissances de collége ; j'en éprouvai un plaisir impossible à décrire. Nous étions dans une voiture découverte, et mes amis étaient également dans une calèche : je quittai notre voiture pour parler de quelques affaires de famille dont je voulais charger ces amis, qui se disposaient à retourner en Angleterre ; ces affaires étaient relatives à quelques lettres que j'avais reçues peu de temps après mon arrivée sur le continent.

» Comme nous avancions lentement, je fus surpris de ne pas voir nous suivre la voiture dans laquelle était ma femme, lorsque nous passâmes St.-Cloud ; mais

je me rassurai aussitôt, réfléchissant qu'il y avait deux routes, et que cette voiture avait pris l'autre. Je m'attendais à les retrouver à Versailles ; j'ordonnai à notre cocher de nous y conduire, de peur que mon retard ne causât de l'inquiétude à ma femme.

»Etant arrivé, je courus d'une hôtellerie à l'autre pour m'informer si on n'avait pas vu une dame anglaise, accompagnée d'un gentilhomme ; mais personne ne pût me donner les moindres indices. Un tremblement universel s'empara de mes membres, une consternation soudaine anéantit presque mes facultés ; je ne savais ce que je faisais, je craignais que quelque événement funeste ne soit arrivé sur la route. Je blâmais mon défaut d'attention pour cette femme angélique, la meilleure de son sexe ;

mais je ne soupçonnais pas que cette vipère qui avait mangé à ma table et presque dormi dans mon sein, eût pu se rendre coupable d'un crime aussi grand que celui de chercher à me ravir les affections de ma femme. Pendant tout le chemin qui conduisait chez moi à Paris, j'étais à l'agonie; mon imagination était torturée par toutes les terreurs qu'il est possible à une âme sensible de se créer.

» Arrivé à notre logement, je demandai ma femme; personne ne l'avait vue : mes enfans; milord Minikin les avait envoyé chercher, il y avait deux heures. L'étonnement s'empara de nouveau de mon âme, et de tristes pressentimens firent couler mes larmes.

» J'étais dans cet état affreux, lorsque je fus saisi chez moi par deux hommes, et porté plutôt que

conduit à cette prison horrible, à ce séjour infernal appelé la Bastille. J'entendis le bruit des chaînes, et la porte pesante criant sur ses gonds, se referma sur moi. Pâle, éperdu, j'entrai dans cette horrible région. Là, comme Orphée, j'appelais par son nom mon épouse bien-aimée. J'imaginais que ces infortunés, maigres, affaiblis par la douleur, à la démarche tremblante, qui s'offraient à mes regards, pouvaient me rendre compte de ce qu'elle était devenue, et j'adressais tour-à-tour à ceux que je rencontrais des phrases incohérentes. Les uns pensaient que j'étais fou, les autres me disaient de feindre de l'être réellement, afin d'obtenir plutôt ma liberté.

» Je fus conduit, par un long souterrain de chaque côté duquel j'entendis le bruit des fers et les

gémissemens de ceux qui les portaient, tandis que des vapeurs humides dégouttaient sur mon visage. « Personne, disais-je, ne doit se plaindre excepté moi. Où est ma femme ? où sont mes enfans ? ils m'ont été indignement arrachés. Terre chérie de la liberté, à laquelle j'appartiens, je ne te foulerai plus ! » Assis dans une chaise de fer où peut-être quelqu'autre victime avait rendu le dernier soupir ; dans un donjon au moins à deux cents pieds de l'air pur, où la lumière du ciel ne brilla jamais, et dans laquelle la terre froide était le seul lit sur lequel devaient se reposer mes membres, je fus laissé là, seul avec les angoisses de mon âme, pour réfléchir à mon affreuse situation.

» Au bout de trois heures à peu-près, mon gardien vint. Je crois

que mes plaintes avaient frappé son oreille, et quoiqu'accoutumé à des scènes semblables, il n'était pas encore endurci au point d'avoir étouffé tous sentimens d'humanité ; il parut touché de ma situation, et m'aida à me relever, car j'étais resté étendu sur la terre : il me versa dans la bouche un verre d'eau. Je demandai encore ma femme : « Elle n'est pas ici, dit cet homme. — Alors comment y suis-je venu moi-même ? — Par l'ordre du roi. — Mes enfans, je n'en ai pas entendu parler. Donnez-moi une plume, de l'encre et du papier. — Il n'y a qu'un moyen d'obtenir cette faveur. — Et quel est-il ? — Je vous le laisse à deviner. » Et je l'ignorais !

» La porte se referma de nouveau sur moi. Une lampe solitaire suspendue à une certaine dis-

tance, brillait sur le mur ; sa flamme bleuâtre ajoutait encore à l'horreur de cette scène et me montra des chaînes, complices des tyrans qui avaient creusés ces tombeaux encombrés de victimes vivantes. « Peut-être, me disais-je, ces chaînes sont-elles destinées à charger bientôt mes membres ! Si j'étais certain que ma femme fut heureuse, je mourrais avec joie. » Je rappelais à mon esprit les événemens de ma vie passée, et j'essayais, avec toute la sévérité d'un juge infléxible, de découvrir dans ma conduite ce qui avait pu m'attirer un châtiment aussi sévère. « Grand Dieu, m'écriais-je, si j'ai commis quelque grande faute dont le souvenir soit effacé de ma mémoire, frappe-moi promptement, je souffrirai sans me plaindre ; mais rends-moi

cette liberté après laquelle je soupire pour venger les maux que souffrent sans doute maintenant ma vertueuse épouse, et ces innocens qui me doivent le jour. Où sont-ils, où sont-ils? »

» Ici, en dépit de mon courage, les larmes coulèrent par torrens de mes yeux, et m'empêchèrent pendant quelque temps de parler; enfin je retrouvai la voix, et mes sombres murs répétaient pesamment le nom de mon Emma, comme les rochers et les bois redisaient autrefois celui d'Euridice arrachée pour toujours aux embrassemens d'Orphée.

» Je ne sais si je dormis, accablé par la fatigue et la douleur; mais au bout d'un certain temps, l'homme qui m'avait placé dans ce cachot effrayant vint m'en tirer en me disant qu'il

était l'heure de prendre l'air. « L'air ne me rendra ni la liberté ni la perte que j'ai faite, lui répondis-je. » Mais il insista, et dans l'espoir de trouver quelqu'un qui s'intéressât à mon sort, je sortis dans une cour creusée à quatre-vingts pieds au-dessous du niveau du sol, et entourée de murs élevés depuis des siècles. En levant les yeux, j'aperçus les créneaux garnis de canons. Les spectres livides et décharnés que je rencontrais, annonçaient trop bien le nombre d'années que ces infortunés avaient passées dans ce séjour d'horreur. La crainte se peignait dans leur contenance, leur physionomie exprimait la terreur. La présence des gardes empêchait toute communication ; je pleurais et soupirais profondément ; la foule assemblée autour de moi semblait me

plaindre. « Où est ma femme ? m'écriai-je encore , où est cette Emma si chère à mon cœur ? » Les murs semblèrent encore répéter le nom de cette femme adorée. Alors , à un signe de tête , je fus obligé de suivre la même figure qui m'avait conduit la veille à ma cellule.

» J'ignore combien de temps je serais resté dans cet endroit, si le génie de la France n'eut soulevé l'esprit de ses habitans et ne les eut portés à venger courageusement les iniquités dont une partie de leurs concitoyens étaient victimes depuis si long-temps. Dans l'ombre de la nuit , à l'heure silencieuse où tout est enveloppé dans un profond sommeil , un bruit sourd et semblable aux mugissemens du tonnerre , provenant de la confusion d'un grand nombre de voix, retentit

dans les avenues longues et obscures qui conduisaient aux cellules de ces êtres malheureux, privés de l'air et de l'usage même de leurs membres. Ces vociférations se succédaient avec rapidité, puis le bruit s'éteignait peu à peu, pour se faire entendre avec plus de force l'instant d'après, et à une distance plus rapprochée. Le bruit des chaînes, et des voix terribles succédèrent à ces cris confus, et semblaient provenir de quelque cause inconnue. « Mes libérateurs sont sans doute aux prises avec mes bourreaux, m'écriai-je ! »

» Comme j'écoutais, le cœur palpitant, la porte s'ouvrit soudain, et mon cachot fut aussitôt rempli d'une foule de gens portant des pioches, des épées, des marteaux, des fourches, des chaînes, des fusils, des pistolets et des sa-

bres. « Vous n'avez rien à craindre dit leur conducteur ; nous venons vous rendre à la liberté : nous avons détruit le gouverneur ; sa tête roule maintenant dans les rues. » Au premier moment de leur arrivée, une vue si nouvelle, si inattendue, m'inspira presque autant d'effroi que j'en avais éprouvé lors de mon entrée dans cette horrible demeure ; mais voyant qu'on avait laissé ma porte ouverte, je commençai à croire à la vérité de ce que venait de me dire cette troupe, qui paraissait venir des basses régions, pour renverser sur la terre tout ce qui s'opposerait à son passage.

» Voyant donc ma porte ouverte, j'essayai de m'avancer pour sortir ; en marchant, je tombai sur quelque chose qui était couché dans mon chemin ; je m'imaginai

d'abord que c'était ma chaise qui était renversée, mais mes terreurs augmentèrent lorsque j'entendis des gémissemens. Cette foule indisciplinée avait enfoncé les portes de toutes les cellules en poussant des cris de rage ; ils se précipitaient sans égards pour les soupirs des malheureux qu'ils foulaient aux pieds. Le gémissement poussé dans mon cachot partait d'un de ces malheureux qui tomba sans doute au milieu de la foule impatiente de montrer son triomphe. « A bas les murailles ! à bas le despotisme ! criait-on de toutes parts. » Si je reste ici, me disais-je, je serai enterré sous les ruines. Je voulais partir, mais j'étais resté dans l'obscurité.

» Lorsque ces gens eurent enfoncé toutes les portes de la prison, un rayon de lumière se répandit

le long des avenues; le peuple portait des flambeaux dans toutes les directions. J'en demandai un, et à sa clarté, je vis une belle figure de femme étendue sans mouvement sur la terre. Il paraissait qu'elle avait suivi la foule, et que dans son empressement à participer à cette œuvre patriotique, elle était tombée victime de son impétuosité; le gémissement qu'elle avait laissé échapper, était son dernier soupir; tous les efforts pour la rappeler à la vie, furent sans succès. Le peuple courait en tous sens; les uns poussaient des cris de joie, tandis que d'autres, qui avaient été reclus depuis des années, étaient incapables de se mouvoir. Tous les instrumens de cruauté inventés pour torturer le corps humain, furent exposés à la vue du peuple;

des cages de fer, avec les ossemens de ceux qu'on y avait laissés traîner leur misérable vie dans les angoisses et le désespoir, furent mises sous les yeux de ce peuple, muet d'effroi à la vue de ce monument de barbarie.

» Les gardes composant la garnison de ce fort, confondus eux-mêmes à ce spectacle hideux, se joignirent à la joie générale qui semblait transporter les esprits. Si le peuple se fut arrêté à ces transports louables, que de maux eussent été évités ! Mais un premier succès fut suivi d'autres plus sanglans : pour moi, j'eusse autant aimé être encore renfermé dans mon cachot que d'en être le témoin. La confusion était telle, que je ne pouvais m'avancer, ni me fixer à une place quelconque ; un si grand nombre d'idées se heurtaient à la

fois dans mon esprit, qu'il m'était impossible de proférer une seule parole.

» Enfin l'espoir de revoir ma femme et mes enfans, l'emporta sur toutes les autres sensations; j'étais impatient de trouver une occasion favorable de sortir de la foule : dans cette vue je parcourus toutes les issues; mais elles semblaient alors plus strictement gardées, que lorsque le fort était au pouvoir du gouverneur et de ses satellites. Je craignais à chaque instant d'être renversé dans cette foule, qui commençait à oublier le motif pour lequel elle s'était rassemblée. Dans la chaleur de leur zèle à arracher leurs concitoyens aux souffrances qu'ils éprouvaient, ces hommes exaspérés avaient appelé à leur secours la confusion et l'anarchie, autre

espèce de tyrannie plus terrible que le despotisme le plus insupportable.

» Au milieu de ce tumulte, le jour commença à poindre : quelle plume, quel pinceau, pourraient retracer d'une manière fidèle les horreurs que ce jour éclaira. Le sang ruisselait partout; les blessés et les mourans étaient étendus dans tous les sens; des bras, des jambes, des têtes même étaient ramassés en tas, de sorte que plus de personnes furent peut-être déchirées dans cette circonstance, qu'il n'en avait péri jamais par les tortures lentes de la Bastille.

» Toutes les victimes furent traînées en plein jour dans les rues, pour exciter les spectateurs à la rébellion, tandis qu'on égalait au sol ce boulevard de terreur. Par la première ouverture qui s'offrit,

je volai à mon logement, dans l'espoir d'y obtenir quelques renseignemens sur ma femme et sur mes enfans. L'amour me donna des ailes, mais mon espérance était vaine ; mes papiers avaient été saisis, mes domestiques arrêtés ; tout était obscurité pour moi. « Sont-ils allés en Angleterre ? me demandai-je ; mon beau-père m'en informera bientôt. » Je lui écrivis donc et lui dépeignis les malheurs de ma situation, et tout ce qui m'était survenu depuis que j'avais quitté la terre natale ; je lui retraçai les angonies de mon âme et la douleur que me causait la perte de ma femme et de mes enfans, ces chers gages du plus tendre amour. Mais jugez de ma surprise et de mon affliction, lorsque je reçus la lettre suivante : ce coup fut pour moi le plus terrible!

« MONSIEUR,

» Je vous avouerai que je suis surpris de ce que vous vous adressiez à moi, lorsque votre conduite avec ma fille l'a obligée de vous quitter. Si vous n'eussiez pas commis l'imprudenee de vous immiscer dans les affaires d'état du pays dans lequel vous êtes, les malheurs dont vous vous plaignez ne vous seraient pas arrivés. Deux lettres que j'ai reçues de votre ami, m'ont assez convaincu de l'inconvenance de vos procédés à l'égard de la plus aimable des femmes.

» Je ne puis vous dire où elle est, mais quel que soit le lieu qu'elle habite, sa prudence et sa vertu la protégeront contre l'insolence et la méchanceté. J'ai des raisons solides et nombreuses d'être persuadé qu'elle aura pour vos enfans toute la tendresse et les at-

tentions dont elle est capable ; et lorsque, par votre conduite, vous aurez expié les crimes qui pèsent sur votre tête, vous pouvez compter sur le prompt retour de ma fille vers vous. Jusque-là, adieu. »

» Cette lettre si extraordinaire me surprit à un tel point, que je fus incapable de prendre aucune détermination ; je m'arrachais les cheveux, je frappais ma poitrine, j'étais semblable à un frénétique ; toute la philosophie dont je me vantais avant, fléchit devant ce mystère inexprimable. Pas un seul être qui put me donner le moindre indice sur ma famille. Les gens de la maison me dirent que mes enfans avaient été emmenés quelques heures après mon départ pour Versailles.

» Mais je crains de vous fatiguer ; il est l'heure du repos. De-

main, si vous le permettez, je continuerai mon histoire, à laquelle vous avez bien voulu accorder quelque intérêt. »

Le noble couple, après l'avoir remercié de son obligeance, se rendit à l'appartement que ces bonnes gens lui avaient préparé.

CHAPITRE II.

GLORIANNA poursuivait son voyage vers Paris, emportant quelque regret de quitter le bon aubergiste. Les cinq personnages qui étaient allés au spectacle, s'y conduisirent de la manière la plus honteuse. M. Bellmont, à moitié ivre, demanda avec bruit et en mauvais français, qu'on augmentât le nombre des lumières. Les

comédiens, effrayés de vociférations aussi inusitées, vinrent demander qu'on prit patience, et qu'on allait se rendre à leurs vœux. Les dames furent du même avis, qu'il était affreux pour des gens de leur importance de prendre la peine de s'habiller pour être ainsi relégués dans un coin, où l'on était exposé à froisser et à tacher ses ajustemens.

On donnait la tragédie d'Andromaque, chef-d'œuvre du divin Racine; notre société, qui ignoraient les noms et les aventures des personnages qui figurent dans cette pièce, la considéraient comme un rêve creux et se permettaient des réflexions plus ridicules les unes que les autres sur cet immortel ouvrage. De la critique de la pièce ils passèrent à celle des acteurs, qu'ils croyaient

être des comédiens de province, et qui précisément venaient du grand théâtre de la capitale. Le souvenir de ce qui leur était arrivé à Bâle, les retint peut-être un peu, sans cela ils étaient très-disposés à insulter, par la conduite la plus commune et la plus indécente, et l'auditoire et les acteurs. M. Bellmont, surtout, plaçait son chien sur le devant de la loge, ce dont il fut empêché par un agent chargé de la police; mais bientôt ayant récidivé, son chien lui fut enlevé avec menace de le contraindre lui-même à sortir.

Ceci donna lieu à une altercation très-vive, qui lui donna lieu de s'apercevoir que le nom d'Anglais était loin d'être un titre suffisant pour le protéger contre les lois et les usages d'un autre pays.

Les dames, qui avaient à peu près aussi peu d'importance dans le monde que ces messieurs, quoiqu'habillées de beau satin et de garnitures fastueuses, n'oublièrent pas d'observer que les gens de la plus haute distinction étaient sujets à ces sortes d'insultes, lorsqu'ils descendaient jusqu'à se mêler à la canaille ; qu'elles prendraient garde à l'avenir à ne plus visiter des lieux semblables, où les gens les plus ignorans bâtissaient des pièces sur des contes de fées, afin de tirer l'argent des sots. Et puis la musique était si horrible et si mélancolique ! une bonne valse valait bien mieux que toutes ces niaiseries sentimentales. « C'est dommage que la jeune prude ne soit pas ici, dit une des dames, en parlant de Glorianna ; tout cela eût été de son goût ;

elle paraît si romanesque et si passionnée pour ces noms durs qui ne ressemblent en rien à ceux ordinaires, tels que ceux que prennent ces comédiens; car je puis jurer que jamais semblables personnages n'ont existé. »

Avant la moitié de la représentation, ils revinrent à leur hôtel; là M. Bellmont ne pût s'empêcher de demander où était la jeune demoiselle. « Elle s'est retirée pour se coucher, dit l'aubergiste; elle doit partir demain de bonne heure. — Combien cela sent les Goths, dit la joueuse; mais comme elle est pauvre, je conçois qu'elle peut être obligée d'en agir ainsi. — Quelque pauvre qu'elle soit, dit l'aubergiste, je puis vous assurer que c'est bien la créature la plus généreuse du monde; elle a refusé le reste d'un billet un peu consi-

dérable en raison de ce qui m'était dû. — Croyez bien, monsieur l'aubergiste, que cette fille se propose quelque fin ; c'est la créature du monde la plus artificieuse. — J'ignore quelles sont ses vues, dit le digne homme ; tout ce que je sais, c'est que je lui ai offert d'attendre son retour de Paris pour le paiement de ce qu'elle me devait ; mais elle était trop fière pour accepter cette offre. — Pauvre homme ! vous ne connaissez pas le monde. — Je n'ai pas tenu auberge depuis trente ans, sans avoir appris à distinguer à quelles gens j'ai affaire. — Eh bien ! monsieur *Distinguer*, nous serions bien aises d'avoir quelque chose pour souper. — Qu'est-ce qui pourrait plaire à vos grandeurs ? — Tout ce qui est bon ; appelez mon cuisinier : » Le cuisinier entra ; il avait passé la soirée

à donner la généalogie de ceux qui l'employaient, avec autant d'exactitude, de père en fils, pendant plus d'un demi-siècle, que le garçon d'écurie de milord N*** aurait pu le faire de sa jument favorite; seulement il mêlait à son récit quelque peu d'ironie. Cet homme, quoique de la classe commune des valets, était fatigué des airs insolens de ses maîtres, et désirait les quitter pour une meilleure place : il avait engagé l'aubergiste à s'occuper de la lui chercher. Celui-ci, sans s'inquiéter des motifs pour lesquels le cuisinier désirait quitter des gens de cette importance, était en marché avec un gentilhomme. Cette considération encouragea le cuisinier à devenir insolent à son tour.

Son maître lui ayant demandé d'un ton arrogant ce qu'il y avait

à souper, il répondit : « A souper, messieurs ? Lorsque je commençai à vivre avec vous, vous vous contentiez bien de pain et de fromage avec des ognons. — Sors de ma présence, faquin, dit M. Bellmont, ou je te jette à coups de pieds au bas des escaliers. — Je ne désire rien tant que m'en aller, dit le cuisinier ; mais avant que vous mettiez votre menace à exécution, je serais bien aise d'avoir mes gages. — Non, coquin, dit M. Bellmont, tu n'auras pas de gages ; tu as été trop bien traité ici ; sors, nous ne voulons pas te voir davantage. — L'impudent, s'écrièrent à la fois les trois dames, comment ose-t-il se comporter de cette manière envers vous ? Certainement, s'il m'appartenait, j'en ferais un exemple public. — J'espère bien que vous le ferez, dit l'aubergiste en

entrant ; mais madame, il a droit à ses gages et à une indemnité pour les frais de son voyage. — Ne m'appelez-vous pas madame ? je ne suis pas mariée. — Ce titre ne peut être qu'honorable, » répliqua l'aubergiste, et il sortit.

« Si j'avais là ma cravache, je men servirais sur le dos de cet aubergiste et sur celui du cuisinier, dit M. Bellmont. — Je voudrais bien les voir un peu danser, dit la musicienne. » Mais M. Bellmont était de ces hommes qui vantent partout leur courage, sans jamais en donner de preuves ; c'eût été d'ailleurs un acte de lâcheté que d'exercer sa violence contre un pauvre homme sans défense, et qui ne pouvait espérer aucune chance en justice contre le pouvoir et la fortune de M. Bellmont.

Le cuisinier raconta son aven-

ture à l'aubergiste, qui fut aussitôt avec lui chez l'officier de police, porter une plainte formelle contre son maître. Lorsque celui-ci vit arriver les gens de justice, il commença à pâlir, et les dames essayèrent de se sauver; mais trouvant la porte fermée, elles protestèrent contre toute participation à la scène qui venait d'avoir lieu; qu'elles n'appartenaient pas à la société de ces gentilshommes, et qu'elles leur avaient au contraire conseillé de payer leur cuisinier. « Cela vaudrait certainement mieux, dirent les officiers de police : nous demandons pour lui, outre ses gages, que les frais de son retour chez lui lui soient à l'instant payés. — Le coquin peut fort bien retourner avec moi. — Quoi! après la manière dont vous l'avez traité? Non, vous ne lui

donnerez pas tant, que cela cause la moindre gêne à des gentilshommes aussi opulens que vous le paraissez. — Je n'ai pas tant à donner. — Eh bien, vous donnerez tout ce que vous avez. » Les bourses furent tirées, et les deux gentilshommes, après beaucoup d'objection, payèrent, et se disposaient à sortir, laissant le cuisinier rire de leur folie.

Ici une autre difficulté s'éleva; le sommelier; voyant que son camarade était remercié, vint aussi demander son congé; non qu'il eût aucun attachement pour le cuisinier, quoique celui-ci en eût pour lui; mais ayant entendu combien on avait de peine à obtenir de l'argent de ces messieurs, il pensa que ce qu'il avait de mieux a faire, était de prendre ses sûretés avant qu'il soit trop tard. Il

entra donc dans la chambre sans cérémonie, et avec des pleurs réels ou simulés, il jura qu'il lui était impossible de rester plus long-temps à leur service, puisque son compagnon l'avait quitté. Ni les menaces, ni les remontrances, ni les prières ne purent le faire changer de résolution; son camarade était parti, il ne pouvait consentir à s'en séparer. « Nous n'avons pas d'argent pour vous payer, prononça-t-on d'un air un peu confus. »

Quelle chute! l'opulent M. Bellmont et son ami dans un pays étranger, sans cuisinier, sans sommelier et sans argent. « Mais vous avez de l'argenterie, dit le sommelier, vous pourriez la changer. — Elle l'est déjà, dit M. Bellmont d'un ton encore plus humble; nous avons vendu celle avec laquelle nous

quittâmes l'Angleterre , et nous en avons acheté en France , sans vous le dire , lors de cette affaire avec madame L***, qui nous coûta tant d'argent. »

La situation financière de ces dames était à peu près la même : elles avaient espéré ménager leur bourse, ou l'augmenter aux dépens de ces deux élégans. Peut-être n'eussent-elles pas eu la bassesse de recevoir précisément de l'argent ; mais elles ne se seraient pas fait le moindre scrupule de voir leurs dépenses acquittées par ces messieurs. Voyant leurs espérances déçues , elles pensèrent à partir sans bruit et sans même prendre congé , dans la crainte que l'aubergiste ne les obligeât à payer le mémoire, qui s'élevait très-haut ; car la voiture qui les avait conduits au spectacle , et leurs

places aux premières loges, n'étaient pas payées.

« Eh bien ! dit la musicienne, qui aurait pensé que ces gens étaient si pauvres ? — Pas moi, je vous assure, dit la joueuse ; si je l'avais prévu je ne leur eusse jamais parlé ; j'ai une certaine frayeur des gens dans la misère ; mon père détestait la figure d'une personne indigente, et mon mari était de même. »

« Oui, dit la plus jeune de la bande, il y a toujours quelque chose de suspect dans la pauvreté ; chacun doit savoir conserver son argent lorsqu'il en a un peu. Qu'est-ce que ces gens là avaient à faire au spectacle ? C'était très-absurde de leur part ; ils furent bien plus fous encore d'acheter autant de livres. Qu'avaient-ils besoin d'un amas d'ouvrages qui ne leur ser-

viront à rien lorsqu'ils seront de retour chez eux ? »

Elle avait peut-être raison en cela, car aucun d'eux n'était propre à goûter une lecture utile.

« Vous avez parfaitement raison, dit la musicienne ; mais éloignons-nous promptement de ces hommes, autrement nous pourrions bien payer pour eux. — Cela est vrai, dirent les deux autres, il faut envoyer chercher notre cocher et partir de suite. » Elles allaient exécuter ce projet, si l'aubergiste ne les en eût empêchées, en demandant qu'à tout événement elles acquittassent le mémoire. « Ce qui nous regarde, mais non pas ce que ces messieurs ont demandé. — Vous avez ordonné aussi bien qu'eux. — Nous n'avons pas assez d'argent pour acquitter le tout. — Ce n'est pas mon affaire, voilà mon mémoi-

re. — Nous le paierons à notre retour. — Je ne m'y fie pas. — Cependant, dit la musicienne, d'après ce que vous avez dit, vous pouvez vous fier à nous, car vous avez offert le même arrangement à cette fille étrangère. — Oh ! madame, la raison en est simple ; cette jeune demoiselle dont vous parlez s'est conduite ici avec la plus grande modestie et la plus grande politesse ; tous les domestiques de la maison en sont enchantés. — Elle a fait là une grande conquête, dit la danseuse. — Certes, elle se fait aimer de tous ceux qui la servent, et malgré que ni mes domestiques ni moi, n'attendions rien d'elle, je l'aurais volontiers gardée aussi long-temps qu'elle l'eût voulu. »

Le mémoire fut alors présenté, et chaque article parut exorbitant. Les dames se décidèrent à le faire

régler. « Et par qui ? demanda l'aubergiste ? —Par le premier magistrat. — C'est moi qui occupe cet emploi; renvoyez-le, et il sera triplé. » Il ne leur restait plus d'autre parti à prendre que d'acquitter le mémoire; l'aubergiste n'exigea d'elles que la moitié de son montant, laissant le reste à la charge des deux Anglais. Elles donnèrent ce qu'on leur demandait, tandis que M. Bellmont et son ami empaquetaient le peu qui leur restait, après avoir payé le sommelier, des débris de leur garde-robe. Les dames quittèrent l'auberge dans le soirée sans prendre congé.

CHAPITRE III.

L'AME compatissante de Glorianna ne put s'empêcher d'être émue, lorsque Albert, dans la matinée, lui raconta l'aventure de nos deux gentilshommes. Elle se demanda pendant quelque temps s'il y aurait de l'inconvenance à leur offrir ses services : aucune ; ils étaient compatriotes de cette mère chérie, dont la mémoire ne pourrait jamais s'effacer de son esprit. Elle dit donc à Albert de prévenir l'aubergiste qu'elle paierait ce qu'ils devaient. « Cela gênera peut-être cette demoiselle, dit cet honnête homme. — Non, dit Albert ; pas en la moindre chose. — Si votre maîtresse le désire, je les tiendra

quittes. — Ce n'est pas cela qu'elle demande ; elle veut payer ce qui sera raisonnable, car elle a entendu dire qu'ils étaient sans argent. » L'aubergiste réduisit de moitié la part qui restait à payer par ces messieurs, et Glorianna paya, en recommandant qu'on en gardât le silence avec eux.

Les dames avaient quitté l'auberge la veille ; Glorianna partit de grand matin, se trouva encore une fois heureuse d'être sur la route qui la conduisait vers un père qu'elle brûlait de voir. Quoique impatiente de voir se terminer son voyage, elle se résigna à passer encore une journée dans la prochaine grande ville ; Albert lui ayant dit que ce temps était nécessaire pour se procurer une autre voiture pour continuer leur route. « Cette jour-

née, dit Glorianna sera, employée à visiter les choses remarquables de la ville ; le premier jour est celui de servir nos semblables, et le second celui d'étendre les lumières de notre esprit et d'exercer notre entendement. »

En arrivant, elle s'informa de ce qui était le plus digne d'observation. « Nous n'avons rien ici qui mérite l'attention, si ce n'est la grande église et le couvent. — Si vous n'avez jamais vu de couvent, dit Albert, cela vous surprendra. » Ils s'y rendirent donc. Lorsque les religieuses parurent à la grille, leur costume autant que leur beauté frappa Glorianna; une d'elles surtout attira toute leur attention. C'était une jeune personne placée dans cette maison contre son inclination. Ayant fait auprès de sa mère les plus vives

instances pour sortir de ce lieu, son père avait trouvé un vieillard riche qui consentait à le débarasser du fardeau de sa fille. Le jour de son départ lui avait été annoncé la veille ; la certitude de quitter le couvent répandait un sourire enchanteur sur sa jolie figure, ses boucles de jais flottaient à l'abandon sur un cou d'albâtre, sur lequel était jetée négligemment une écharpe brodée par elle. Sa taille élégante était couverte d'une longue draperie noire richement parsemée de fleurs d'or ; elle portait sur sa tête une couronne, présent de son ami.

« Quel dommage, pensait Glorianna, qu'une personne aussi accomplie fût restée dans ces murs ! » Elle ignorait que cette aimable créature qui l'intéressait tant, ne quittait le cloître que

pour contracter une union que son cœur repousserait, ce qui arrive trop fréquemment en France; épouser d'abord, et aimer ensuite, est la maxime presque générale des Français; pourtant la chaîne conjugale devient souvent pesante lorsqu'elle n'est pas formée par un attachement réciproque.

Adélaïde était fille d'un vieux noble d'une fortune peu considérable, vivant retiré du monde dans le sein de quelques amis à la campagne. Elle y avait suivi son père; mais sa mère, encore attachée aux dissipations des villes, avait refusé d'y vivre. Une vieille tante encore fille, était à la tête de la maison et chargée de l'éducation de cette jeune personne aimable et légère, dont l'imagination ardente s'accordait peu avec ses

notions antédiluviennes. C'est ce qui fut cause qu'Adélaïde fut renfermée dans un couvent.

La belle Adélaïde, avec un caractère léger, ne tarda pas à ressentir ces émotions qui agitent souvent à un certain âge l'âme des jeunes personnes les plus vertueuses. Le cœur d'une femme est toujours sur une aile, il est une extravagance innocente qu'on peut lui permettre sans inconvenance.

Peu de temps après son entrée au couvent, la sœur d'un officier suisse préférant la tristesse du célibat à un mariage contre son gré, vint chercher la retraite dans ces murs. Son frère la visitait fréquemment, et l'intéressante Adélaïde était admise à leurs entrevues.

Les grilles qui les séparaient du jeune officier étaient impuissantes contre ce langage des yeux si ra-

rement méconnu. La tournure élégante et les discours du jeune homme renversèrent bientôt toute la morale des nones du couvent ; Adélaïde pensa bientôt que tout ce que ces dames lui avaient dit de la fausseté des hommes, était sans fondement , et ne pouvait venir que des notions exagérées dont elles étaient imbues depuis si long-temps qu'elles étaient séparées du monde.

Son tendre cœur s'était borné jusque là à ces réflexions innocentes ; mais les grâces de l'officier y jetèrent de nouvelles anxiétés, et donnèrent carrière à ces douces illusions si naturelles à son sexe. Ces premières sensations s'accroissaient de toute la force d'une imagination fertile ; elle trouvait que la présence du frère de son amie causait en elle un secret plaisir, et que

son absence la jetait dans la rêverie. Enfin les pratiques religieuses lui devinrent à charge, parce quelles détournaient sa pensée de l'objet de ses affections.

« Je ne dois pas aimer, disait-elle, car ma tante m'a dit qu'on ne devait aimer aucun homme sans la permission de ses parens. J'écrirai à ma mère et je la prierai d'intercéder auprès de mon père pour qu'il me permette de quitter ces lieux. Peut-être consentira-t-il à ce que j'épouse ce jeune officier. » Mais il lui vint à l'idée qu'il ne l'avait jamais demandée en mariage. « Cependant, ses regards ne m'ont-ils pas dit assez qu'il m'aimait? » La réponse si long-temps attendue arriva enfin; elle apprit à Adélaïde, qui était loin de s'y attendre, qu'elle allait quitter le couvent, et que peu de temps après

elle serait mariée. Cette nouvelle la transporta de joie, car elle pensait être unie au jeune officier, quoiqu'elle n'ait pas encore parlé de lui à sa mère.

Les choses étaient dans cet état lorsque Glorianna vint visiter le couvent. Cette aimable fille lui raconta son histoire d'une manière si gaie et si modeste, que la belle voyageuse en fut enchantée; elle eût été ravie, après avoir retrouvé son père, d'habiter ce couvent pour l'amour de sœur Adélaïde, si la belle novice eût été pour y rester. Après une visite plus longue qu'il n'est d'usage dans un couvent, Glorianna prit congé de sa belle amie, en la félicitant sur la perspective agréable qui s'offrait à elle.

Mais le même jour la joie d'Adélaïde se changea en pleurs amè-

res ; sa vieille tante la fit appeler, et après quelques discours préparatoires, elle lui déclara en ces termes l'objet de sa visite. « Pour satisfaire à votre désir, ma chère, nous nous sommes occupés de vous chercher un mari, et nous avons enfin réussi à en trouver un excellent. Demain vous devez être mariée à un gentilhomme, président au parlement ; il joint à d'excellens principes, une fortune considérable ; vous trouverez dans son caractère tout ce qui peut faire chérir un mari, et dans ses manières, tout ce qui constitue un homme de qualité. Il est vrai qu'il est un peu avancé en âge, mais cette circonstance l'élève au-dessus des caprices et de l'extravagance de la jeunesse ; il ne vous reste rien à faire que d'essayer de rendre votre union heureuse.

Cette terrible sentence annoncée d'une manière si impérative et si inattendue, fut un coup de foudre pour la pauvre Adélaïde, qui s'épuisa en argumens pour persuader sa tante. « Mais, ma chère, dit la vieille fille, votre lettre à votre mère ne lui disait-elle pas que vous désiriez vous marier? » Ici la tremblante Adélaïde sentit son inconséquence; tout ce que peut imaginer un cœur sensible, fut employé. « Comment, disait-elle, puis-je épouser un homme auquel je suis étrangère et que je ne pourrai jamais aimer? N'est-il pas cruel de vouloir m'unir malgré moi à un homme que je n'ai jamais vu? »

La vieille tante ne pouvait se rendre compte d'une résistance qui lui paraissait si extraordinaire; car elle s'était imaginée qu'appor-

tant une pareille nouvelle à sa nièce, celle-ci allait se jeter dans ses bras et l'accabler de remercîmens affectueux. Elle traita les objections d'Adélaïde de caprices; lui dit que personne de la famille n'était disposé à les souffrir, et que son époux viendrait la prendre au couvent dans la matinée du jour suivant. Il parut en effet à l'heure marquée, conduit par la tante et le père d'Adélaïde. C'était un homme grand et maigre; sa large perruque blanche couvrait une face pourprée, assez semblable à la description donnée par l'Athénien de celle de Sylla; ses yeux étaient profondément enfoncés dans son front; un nez large et prédominant touchait presque son menton hérissé d'une barbe grise et dure. Pour ajouter à cette grotesque apparence, des habits

surchargés d'or augmentaient le ridicule et la difformité de toute sa personne.

A cette vue, Adélaïde recula quelques pas et parut près de s'évanouir. Si elle n'eût espéré que la mort l'aurait promptement débarrassée de ce monstre, et qu'alors elle serait libre d'épouser le jeune officier, elle eût préféré mille fois rester au couvent et prendre le voile. « Mais comme il est riche, se dit-elle, je le deviendrai aussi, et j'aurai les moyens de rendre ce jeune homme heureux; si mon mari est bon, je pourrai même le rendre riche en attendant que je puisse l'épouser. »

Les plus riches présens furent apportés à cette innocente victime; en les contemplant, elle pensa que celui qu'elle aimait comme son frère, la verrait avec toute

cette parure. Elle fut conduite à l'autel et mariée.

A quelque distance, le jeune homme contemplait ce sacrifice : deux fois il porta la main à son épée, pour en percer son odieux rival. « Adélaïde, disait-il, ne sait pas tous les maux qu'elle se prépare ; comment tant de grâces et de beauté peuvent-ils devenir la proie d'un être aussi indigne du titre de son époux ! »

Craignant que sa violente agitation ne le trahît, il s'éloigna de quelques pas. « Elle est ma femme, s'écriait-il, je lui ai dit à la face du ciel combien je l'aimais, combien j'idolâtrais ces charmes angéliques ! Mon épée, plongée dans le sein de son mari, saura la rendre à la liberté !... Mais j'ose profaner ce lieu sacré !.... La pureté de son âme approuverait-elle

ma vengeance, ou plutôt, ne rejeterait-elle pas mon amour et la main souillée du sang de son époux ?... Je la mériterai, je lui prouverai mon amour par ma constance et la doiture de ma conduite. »

C'est ainsi que ce jeune homme cachait les sentimens qu'il eût été fier de publier hautement. Craignant que la violence de son amour et le désespoir ne le portassent à commettre quelques excès, il sortit de la chapelle, maudissant la présomption d'un homme qui lui enlevait un si rare trésor.

Glorianna en sortant du couvent retourna à son hôtel, remplie de l'idée délicieuse qu'elle pourrait rencontrer la belle novice à Paris, et la présenter à son père. A ce nom de père, une sueur froide se répandit sur tout son corps.

Elle était presque déterminée à faire quelques questions à Albert, mais le silence obstiné qu'il avait gardé jusque-là, la convainquit qu'elle n'en obtiendrait aucuns éclaircissemens. La manière dont il avait parlé du portrait à Dijon, prouvait qu'il connaissait les événemens qui pouvaient s'y rapporter; mais elle ignorait de quelle nature ils pouvaient être.

Sa mère, au milieu de toutes ses souffrances, avait conservé les sentimens religieux dans lesquels elle avait été élevée. On ne peut mettre en doute l'efficacité de la religion, pour lutter contre les coups de l'adversité et pour nous garantir de toute action blâmable. A travers les orages de la vie, elle tranquillise l'âme en lui donnant une pleine confiance dans celui de qui tout émane.

Glorianna, vivante image de madame Drelincourt, joignait à la piété les sentimens les plus purs de charité pour ses semblables : elle s'applaudissait d'avoir tiré deux étourdis de la position difficile dans laquelle leur imprudence les avait mis ; mais elle sentait que les avoir arrachés à l'embarras du moment, était peut-être les jeter dans un autre plus grand encore. « Car, peut-être, disait-elle, croiront-ils pouvoir avec impunité commettre les mêmes extravagances sur leur route. » Elle ne pouvait comprendre comment des femmes, quelles que légères qu'elles fussent, pouvaient en agir comme l'avaient fait ces trois dames ; car il était évident qu'elles avaient espéré tirer quelque avantage de l'alliance qu'elles avaient faite avec ces hommes.

« Si le monde, disait-elle, est composé de caractères semblables, il aura peu de charmes pour moi ; mais non, l'intéressante Adélaïde ne leur ressemble pas ; comme elle paraît innocente ! quelle douceur, que de grâces, que d'ingénuité dans tous ses regards ! »

Tandis qu'elle comparait dans son esprit ces différens caractères, elle vit le marchand de boutons et son ami passer près de là dans un fiacre. Ces deux hommes, loin d'attribuer sa générosité à sa cause naturelle, eurent l'audace de s'imaginer qu'elle était éprise de l'un d'eux. Etrangers aux grandes actions, ils ne pouvaient comprendre celles des autres ; habitués à n'agir jamais que dans leur intérêt personnel, il était tout naturel qu'ils pensassent que les autres

étaient gouvernés par les mêmes motifs. Dans le monde, chaque individu met en œuvre les ressources que son esprit peut lui fournir contre des dispositions malheureuses; des passions désordonnées s'emparent de son cœur, et si elles ne trouvent aucune digue qui s'oppose à leurs progrès, elles dégénèrent bientôt en vices honteux.

Un homme d'un esprit cultivé, peut bien plutôt mettre un frein à ses passions, que celui dont les habitudes sont grossières et l'entendement sans culture. Le premier possède ce sentiment qui nous fait juger nos actions dans notre intérêt, et nous éloigne de celles qui peuvent nous être nuisibles; l'autre ne suit qu'un instinct aveugle et se plonge dans une mer de calamités, dont il se fût

préservé, s'il eût été averti par la raison. Si ces deux jeunes gens eussent fait usage d'un peu d'entendement ordinaire et du simple jugement que tout le monde possède, ils eussent échappé à la disgrâce qui leur arriva à Dijon.

Ils se perdaient en conjectures pour deviner le motif de l'action vraiment noble de Glorianna; ils ne concevaient pas davantage les causes du départ des trois dames. S'ils eussent étudié les hommes et leur caractère, ce mystère eût été bientôt éclairci; ils eussent vu d'un côté l'action d'une âme vraiment noble, et de l'autre une bassesse d'âme, un égoïsme insupportables. Nous avons tous sur nous-mêmes un certain pouvoir que nous ne comprenons pas bien, et qui est connu sous le nom de

libre arbitre ; il n'est pas à proprement parler le pouvoir d'aucune affection, quelque noble qu'elle soit, ni de la suprématie de la raison ou du sens moral ; mais une faculté de l'âme, par laquelle les ordres de la vertu et de la raison sont exécutés en dépit des passions contraires.

Ceux qui ont négligé de cultiver ce noble pouvoir, sont impuissans dans leurs désirs comme dans leur aversion ; ils succombent sous la moindre difficulté ; et souvent, avec un sens excellent et de beaux sentimens, ils agissent d'une manière tout-à-fait opposée à la raison et au devoir : au lieu que celui qui peut se vaincre lui-même, a atteint une perfection plus qu'humaine. Dans ce cas l'éducation prend une grande part à notre manière d'agir ; car une stricte

discipline dans notre jeunesse, ne manque jamais de jeter dans notre cœur les fondemens d'une perfection future, ou du moins de ce degré de perfection auquel il est permis à la faible humanité d'atteindre.

CHAPITRE IV.

AYANT appris de sa mère à vaincre ces passions dont nous portons tous le germe dans nos cœurs, Glorianna était capable de supporter presque tous les malheurs avec courage; mais le plus grand de tous ceux qui pouvaient l'accabler, l'attendait dans la ville de Sens, à soixante milles de celle où elle espérait voir son père. Le matin, comme elle se disposait à partir,

on vint lui dire qu'Albert venait de tomber tout à coup dangereusement malade. Elle vola vers ce digne ami avec toute la tendresse d'un enfant affectionné ; mais quelle fut sa douleur lorsqu'elle le trouva sans voix ! Les malheurs de sa situation abandonnée vinrent en foule assiéger son imagination, comme un torrent qui se précipite du haut d'une montagne dans une plaine unie, et semble vouloir tout renverser dans sa course.

A la mort de sa mère, elle avait ressenti une secrète consolation en pensant qu'Albert reviendrait bientôt à la chaumière; elle ignorait alors si son père existait; mais maintenant elle avait appris que ce père qu'elle honorait languissait dans la misère, mais elle ignorait où il était. Si Albert devait lui être enlevé, elle allait se trou-

ver plus malheureuse que si elle eût continué de vivre dans la petite habitation élégante de sa mère. Elle eût été chérie du bon pasteur et jamais elle n'eût pensé à quitter ces lieux, si le devoir impérieux ne l'eût fait courir au-devant de son père. Comment, si elle perdait Albert, continuer son voyage à Paris, sans le moindre indice qui pût l'aider à trouver l'auteur de ses jours, et incertaine même s'il portait le même nom qu'elle ? Cette incertitude naissait de ce que sa mère lui avait dit en mourant, qu'Albert lui expliquerait les secrets de sa famille et le mystère qui avait accompagné sa naissance.

Glorianna, repassant dans son esprit les dernières paroles de sa mère, se recommanda à son créateur. Elle fit appeler le médecin

le plus habile de la ville : les souffrances d'Albert paraissaient s'accroître de plus en plus, et les larmes baignèrent la figure de l'intéressante orpheline.

L'aubergiste était d'un caractère tout-à-fait opposé à celui de l'homme excellent qu'elle avait quitté à Dijon; il était d'un intérêt sordide, dur et bas. Sans le moindre scrupule, sans craindre de choquer la sensibilité de cette aimable fille, il lui demanda, dans le cas où son domestique mourrait, qui payerait les dépenses de ses funérailles et les charges occasionnées par sa maladie; et si elle prendrait sur elle de l'indemniser. « N'en doutez pas, dit Glorianna; si vous me soupçonnez d'y manquer, voilà ma bourse pour sûreté. » Très-satisfait du précieux dépôt, et la joie peinte sur la fi-

gure, il quitta la chambre, laissant la belle voyageuse auprès du seul ami qu'elle eût au monde, et qu'elle essayait de rappeler à la vie par tous les moyens que son inexpérience lui suggérait.

Dans cette situation, elle rappela à son esprit la bonté de madame Lenoir et les manières douces et agréables de Léopold; mais elle n'osait pas les prier de la recevoir sous leur toit, si Albert venait à lui être enlevé; elle ignorait si leur situation leur permettait de faire ce sacrifice.

Chaque minute lui paraissait un siècle jusqu'à ce que le médecin fût arrivé; lorsqu'il entra, il s'approcha de Glorianna avec tant de bonté et de franchise, qu'elle fût aussitôt prévenue en sa faveur. Montrant le lit de douleur de son serviteur fidèle, elle

dit toutes les souffrances qu'il avait éprouvées. « Il sera bientôt mieux, madame, dit le bon docteur. » Cette assurance consolatrice porta Glorianna, dans l'extase du plaisir, à presser sa main. Il parut prendre le plus vif intérêt au sort de cette beauté infortunée, dans laquelle il découvrait toutes les vertus et toutes les qualités dont elle portait l'empreinte sur son intéressante physionomie.

Le médecin ordonna une saignée et prescrivit au malade de se tenir parfaitement tranquille. « Je le soignerai moi-même, dit Glorianna ; je lui administrerai moi-même tous les remèdes que vous ordonnerez. — Cela est impossible, mademoiselle ; vous allez venir chez moi : votre constitution délicate ne pourrait résister à la fatigue qu'occasionneront tous les soins dont il a

besoin. — N'est-ce pas pour moi un devoir? c'est lui qui a guidé les premiers pas de mon enfance; il m'a suivie dans un voyage long et pénible, et je crains beaucoup que son inquiétude sur mon sort soit la cause de sa maladie. »

Rien que la conviction qu'une autre personne serait plus utile qu'elle à Albert, n'eût pu la déterminer à quitter la chambre un seul instant. Elle refusa avec politesse l'aimable invitation du docteur, tant qu'Albert serait dans le moindre danger; et elle insistait par intervalle pour lui présenter elle-même les boissons qui avaient été prescrites.

Trois jours se passèrent de la manière la plus triste; enfin le quatrième jour, Albert parut entrer en convalescence. Glorianna se garda bien de lui faire aucune

question qui ait apport à elle, dans la crainte que les émotions qu'il pourrait éprouver, n'occasionnassent une rechute. Elle eut pour lui presque les mêmes attentions qu'elle avait prodiguées à sa mère, et lorsqu'il fut en état de quitter son lit, elle le conduisait autour de la chambre avec une tendresse que beaucoup d'enfans n'ont pas pour leur père. Elle prévenait ses moindres désirs, et par ses complaisances, elle contribua à son rétablissement autant que les secours de l'art.

Lorsque Albert eut entièrement recouvré l'usage de la parole, il regretta le retard qu'il avait occasionné à sa jeune maîtresse, dans des termes si touchans, que celle-ci ne put retenir ses larmes. Elle lui assurait qu'elle était amplement dédommagée des soins qu'elle

lui avait donnés, par le plaisir de le voir rendu à la santé. « Si, disait Albert, je suis assez heureux pour voir ma jeune maîtresse, que j'aime et que j'honore, rendue aux embrassemens d'un père tendre, je quitterai la vie sans regret; mes plaisirs ont été en bien petit nombre; mes peines les ont de beaucoup surpassés : mais les plus cuisantes et les plus amères de toute ma vie, ont été causées par les afflictions sans nombre dont madame Drelincourt a été la proie : mon attachement aux malheurs de votre mère m'avaient fait chérir de cette âme vertueuse.»

Albert avait été le soutien et la consolation de la mère de Glorianna, dans les épreuves les plus terribles; il avait puisé toute la force de son caractère, dans l'exemple de la dignité et de la

noble résignation avec lesquelles cette femme courageuse supportait l'adversité. Il avait contribué à alléger ses souffrances par son dévouement à sa personne ; et lorsqu'elle mourut, la douleur d'Albert égalait presque celle de Glorianna. Sa principale anxiété était causée par l'impuissance de soutenir la fille de sa maîtresse dans le rang pour lequel elle était née. Ils connaissait la modicité de sa fortune, et craignait qu'elle ne pût jamais contracter une alliance convenable ; pourtant il espérait encore que les anciens amis et les parens de madame Drelincourt reconnaîtraient la fille de celle qu'ils avaient estimée autrefois, et que M. Drelincourt, lorsqu'il se serait fait connaître de nouveau dans le monde, reprendrait le rang qu'il avait d'abord occupé.

Albert calculait un peu légèrement ; son défaut de connaissance du monde le portait à croire que tous les hommes pensaient comme sa maîtresse, dont il avait puisé tous les principes. Si l'éducation de cet homme eût été soignée, c'eût été un caractère brillant; car il avait un cœur au-dessus du commun du genre humain.

Les gouffres de l'Océan recèlent des trésors qu'ils dérobent à notre avarice, et plus d'une fleur qui, par l'éclat de ses couleurs et la suavité de son parfum, serait l'orgueil de nos parterres, fleurit loin de nos regards et embaume l'air du désert.

Il avait visité deux fois M. Drelincourt depuis que sa maîtresse avait quitté Paris ; la première fois il eut beaucoup de peine à le découvrir, et la seconde il avait

été chargé par lui, d'un message inconnu à Glorianna, pour madame Drelincourt.

Le docteur avait gagné le cœur de notre héroïne, c'était un de ces êtres qui font honneur à l'espèce humaine; son entendement était vaste et énergique, pénétrant et cultivé avec soin; il possédait cette dignité de l'homme de bien, qui ne peut se plier à rien d'inconvenant; il était rempli de cette douceur et de cette complaisance dans les manières, qui savent se concilier l'affection. La voix publique le plaçait parmi les caractères illustres de son siècle. Mais il avait fait plus par lui-même, en se plaçant, par ses nobles qualités, au rang des hommes les meilleurs; il offrait le brillant exemple de l'utilité que peut retirer la société des grands talens joints à un bon cœur

et à une philanthropie sans bornes.

Un tel homme ne pouvait manquer d'obtenir un grand ascendant sur l'esprit de Glorianna ; elle lui était plus qu'étrangère ; son extérieur n'annonçait pas l'opulence, et le seul Albert composait toute sa suite. Cependant on ne vit jamais le bon docteur exprimer des doutes semblables à ceux que l'aubergiste avait manifestés.

La femme de l'aubergiste, d'après quelques idées superstitieuses, avait assuré à son mari que cet homme ne reviendrait pas : il peut mourir, dit l'aubergiste ; nous devons souhaiter que ce soit promptement ; car sa maîtresse n'a peut-être pas d'autre argent que celui qu'elle m'a déjà donné ; et si ses dépenses excèdent la somme, je ne serai jamais remboursé : il commença alors à établir son compte

à raison de ce qu'il avait entre les mains, et à doubler ses dépenses. Il est vrai que l'argent que Glorianna avait donné à Dijòn pour les deux Anglais, l'avait un peu mise à court. Mais Albert lui avait assuré qu'elle recevrait de nouveaux fonds en arrivant à Paris.

Le sixième jour après son arrivée dans cette auberge, le maître, d'un air solennel et qui décélait bien la petitesse de son esprit, lui dit que ses finances étaient épuisées, et que sans un nouvel à-compte, il ne pouvait la garder plus long-temps. « Je suis bien fâchée, dit Glorianna, de ce que vous me dites, d'autant plus qu'il n'est pas en mon pouvoir de satisfaire à votre demande. — Des gens tels que vous causent beaucoup de dépense; les denrées sont hors de prix; les temps sont durs, et l'ar-

gent ne venant pas..... dit cette brutte. — Si ma bague, répondit Glorianna en ôtant de son doigt un brillant, pouvait vous servir, elle est à votre service. »

Le cupide aubergiste, quoiqu'il connût fort bien le prix du diamant qu'on lui offrait, se fit quelques scrupules de le prendre ; mais ensuite, ayant l'air de réfléchir à ce qu'il en ferait, il lui dit qu'il allait la vendre, et que si le produit excédait sa dépense, elle pouvait compter qu'il lui rendrait le surplus : et il sortit sans la moindre intention de mettre ses promesses à exécution, laissant Glorianna ravie d'avoir ainsi arrangé cette affaire, sans qu'Albert le sut. Mais celui-ci observait jusqu'aux moindres circonstances ; il avait recommandé à Glorianna d'avoir le plus grand soin de cette

bague, qui pouvait lui être un jour d'une nécessité indispensable. Mais Glorianna pensait qu'il était impossible de la mieux employer.

Albert ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle manquait à son doigt. « Votre bague, mademoiselle ? dit ce serviteur attentif. — J'ai oublié de la mettre, dit Glorianna, et à l'avenir je la laisserai dans mon écrin. — Permettez-moi de vous rappeler, répliqua Albert, que vous devez la conserver avec le plus grand soin. » Glorianna rougit à ces mots, non pas de l'usage qu'elle avait fait de sa bague, mais de la nécessité où elle se trouvait de tromper l'honnête Albert.

L'indigne aubergiste sachant que le docteur qui avait soigné Albert était l'homme le plus riche de la ville, se rendit chez lui pour dis-

poser de son trésor. Un autre motif l'y avait conduit : il craignait en allant chez un bijoutier de ne pas recevoir la valeur intrinsèque de la bague, et il était presque certain que le docteur y mettrait son prix.

Le médecin reconnut le diamant pour l'avoir vu au doigt de Glorianna, et fut étonné qu'il se trouvât entre les mains de l'aubergiste, qu'il croyait néanmoins incapable de l'avoir dérobé. Il lui demanda par quel hasard cette bague se trouvait entre ses mains, et il apprit toutes les particularités de cette affaire. « Vous savez, dit l'aubergiste, que je ne puis garder des gens dans ma maison pour rien. — Cela est vrai, dit le médecin : » mais il sentait que cet homme s'était rendu coupable de la concussion la plus vile, et il résolut

de le punir lorsque le moment en serait venu. En attendant, il lui donna quarante louis d'or de sa bague, dans l'espoir qu'il redoublerait d'attention pour ses hôtes.

Comme l'avarice est insatiable tant quelle aperçoit de nouveaux moyens de s'enrichir, cette somme produisit ce malheureux effet. L'aubergiste avait aperçu à Glorianna d'autres bijoux de prix, et il pensa qu'ils lui seraient tous du même profit. A cet effet, il lui dit que le produit de sa bague avait été si mince, qu'il craignait bien que toute la somme se trouvât dépensée en peu de jours. « Peu importe, répondit Glorianna, Albert ne doit manquer de rien; j'ai d'autres objets dont je puis disposer, et lorsque j'aurai épuisé ces ressources, mes mains suppléeront à mes besoins; j'ai quelques

talens utiles, je les mettrai à profit à l'insçu d'Albert. »

Glorianna ignorait les ressources que possédait le bon Albert : il avait, pendant tout le temps de son service auprès de madame Drelincourt, mis de côté l'argent de ses gages, afin, s'il survenait quelque besoin extraordinaire, de pouvoir lui être utile en lui offrant ses épargnes ; outre cela, il avait quelqu'autre argent qu'il avait placé avantageusement à Paris lors de son dernier voyage ; et comme sa santé commençait à se rétablir, il fit sentir à Glorianna la nécessité de partir. « Mon cher Albert, dit cette excellente fille, non pas jusqu'à ce que vous soyez parfaitement en état de soutenir le voyage. — J'ai peur, dit-il, que le mémoire ne soit très-élevé. — Oh! j'ai assez d'argent dans ma bourse

pour payer le tout. — Mais le docteur? — Le docteur aussi, » dit-elle en souhaitant à Albert une bonne nuit, et le suppliant de se reposer, afin d'être en état de partir bientôt.

CHAPITRE V.

GLORIANNA, retirée dans son appartement, demanda l'aubergiste, qui vînt près d'elle avec quelques saluts et autant de familiarité que si on l'eût fait appeler pour solliciter de lui quelque grande faveur. « J'attends vos ordres, dit-il. — C'est, répliqua la jeune personne un peu confuse, pour vous prier de me faire le plaisir de vendre ces bijoux pour moi. — Je ferais tout pour vous obliger, mademoi-

selle; mais des choses semblables sont tout-à-fait hors de ma compétence. — Je serai heureuse de pouvoir vous récompenser de la peine que cela vous donnera. — Ah! quant à cela, je n'en ai pas manqué depuis que vous êtes descendue dans ma maison. — Combien pensez-vous que ces choses vous produisent, et dites-moi ce que je vous dois de plus que la valeur de ma bague? — A peu près dix louis, mademoiselle. — Et que me restera-t-il lorsque ces objets seront vendus? — Pas grand' chose; je le crains bien. — Croyez-vous que cela suffise pour payer le médecin? — Je crains que non, dit le rusé fripon, il est très-cher; mais comme il est mon intime ami, je ferai en sorte qu'il ne soit pas trop exigeant. — Il a eu les plus grands soins d'Al-

bert, et je désire qu'il en soit récompensé généreusement. Si ces objets ne suffisent pas, j'en ai d'autres. — Vous feriez mieux de me donner à la fois tout ce que vous avez, cela épargnerait de la peine. »

La confiante Glorianna abandonna à l'avidité de l'aubergiste tout ce qu'elle avait de plus précieux ; et lui, comme un second Shilock, quitta l'appartement ivre de joie, et se rendit, comme la première fois, chez le docteur, en lui disant que le butin était considérable, et qu'il venait lui en offrir sa part. « Pourquoi non ? dit le docteur, fussé-je obligé de vous payer même ces objets leur juste valeur, je le ferais pour mettre la jeune personne dans la possibilité de payer mon mémoire sans peine ; ainsi donc, je vous avancerai cent louis d'or sur ces bijoux. »

Il fut presqu'impossible à l'aubergiste de cacher sa joie en entendant parler d'une somme aussi forte. Il en disposait déjà dans son esprit pour l'achat d'une maison plus vaste et plus commode; mais sa soif avide n'étant pas encore satisfaite, il se ressouvint qu'une pauvre femme veuve lui devait dix livres sterlings qu'elle était hors d'état de payer. En quittant le médecin, il fit mettre cette femme en prison et fit vendre ce qu'elle avait pour compléter la somme nécessaire à l'exécution de son plan.

Glorianna attendait son retour avec anxiété. Lorsqu'elle le vit entrer dans sa chambre, elle courut à sa rencontre. « Eh bien! mon cher ami, qu'avez-vous fait ? — Avec beaucoup de peine, je suis parvenu à obtenir quarante louis d'or. — Si cela suffit pour payer

ce que je dois, je suis satisfaite et je vous en fais mes remercîmens. — Si vous avez besoin de quelque chose de plus, mademoiselle, commandez; je réduirai un peu mon mémoire. » Tout le montant de ce mémoire pouvait s'élever à vingt livres sterlings, et cet homme sans conscience en avait pris près de deux cents.

Glorianna se mit au lit le cœur plus gai qu'elle ne l'avait eu les nuits précédentes : dans la persuasion qu'elle pouvait payer le docteur, elle lui envoya le lendemain dans la matinée un message très-poli. Lorsqu'il arriva, elle lui dit qu'elle avait pris la liberté de le faire demander pour le prier de lui dire ce dont elle lui était redevable pour ses visites et les soins qu'il avait donnés au bon Albert. « S'il était en mon pou-

voir , ajouta-t-elle , je serais heureuse de récompenser votre zèle selon son mérite. — Je suis déjà récompensé, dit le docteur, par l'honneur de votre connaissance, que j'espère conserver toute ma vie. — Le compliment est flatteur, dit la jeune demoiselle, et l'honneur et plus grand que je ne le mérite. »

«En peu de mots, mademoiselle, répliqua le médecin, je vous dirai que j'ai été enthousiasmé de la manière noble dont vous vous êtes conduite depuis que vous êtes dans cette maison. Si vous eussiez accepté l'invitation que je vous avais faite, j'aurais perdu peut-être l'occasion de connaître l'excellence de votre cœur; en ne le faisant pas, vous m'avez imposé une obligation que je ne pourrai jamais acquitter; c'est donc moi, comme

vous voyez, qui suis votre débiteur. »

Pendant cette conversation, la rougeur la plus vive colorait les joues de Glorianna : ne pouvant se rendre compte de ces civilités inattendues, elle pria le docteur de s'expliquer.

Mettant la main dans sa poche, il en tira un papier qui contenait la bague, les bracelets, le collier et les boucles d'oreilles qu'elle avait donnés à vendre à l'aubergiste. « Ne rougissez pas, dit cet excellent homme, ils sont à vous. —Non, certainement, monsieur, dit Glorianna. »

Le docteur remarquant sa confusion, la pria de lui dire sincèrement si ces bijoux n'avaient jamais été à elle. « Autrefois, dit Glorianna ; mais comme je n'avais aucune occasion de m'en parer, j'ai

prié l'aubergiste d'en disposer pour moi. — Je n'ose pas vous demander pour quel motif. — Oh ! dit Glorianna, un peu hors d'elle-même, le motif n'est qu'honorable, je vous assure. — Je n'en ai jamais douté, mais je crains d'en avoir été cause. Mais puis-je vous demander quel a été le produit de ces objets ? » Glorianna, craignant de mettre l'aubergiste dans l'embarras, répondit « Je l'ai tout-à-fait oublié. Mais il m'est resté quelque chose de plus que le montant de mes dépenses. »

« Faites-moi le plaisir de reprendre ces bagatelles comme une marque de mon estime, dit le docteur, et croyez que cela ne doit pas blesser votre délicatesse ; je vous dois plus du double de leur valeur ; outre l'obligation que je vous ai de m'avoir envoyé cher-

cher pour soigner votre domestique, il en est encore une autre d'une plus grande importance; j'ai connu votre père et j'en ai reçu mille bontés. »

Au nom de père, Glorianna devint pâle; le bon docteur, sans y faire attention, tire la sonnette et demande l'aubergiste, qui fut extrêmement surpris en entrant dans la chambre, de voir tous les objets qu'il avait pris de cette jeune demoiselle, étalés sur la table, la bourse exceptée. « Je tiens ici la place du père de cette dame, isolée et sans amis; je désire voir le mémoire de ses dépenses, dit le médecin d'un ton menaçant. » L'hôte se retira, et au bout d'une demi-heure, il revint apportant un mémoire qui, bien qu'exorbitant, ne montait qu'à vingt livres sterlings. Et l'honnête

homme en avait modestement pris deux cents, dont cent quarante avaient été donnés par le docteur, et les soixante autres se trouvaient dans la bourse de Glorianna : le docteur ignorait cette dernière circonstance ; mais l'aubergiste, tourmenté par sa conscience, sortit un instant et reparut, rapportant l'argent qu'il avait reçu : il s'excusa maladroitement, en remettant la somme entre les mains de la jeune personne, sur ce que sa femme l'avait soigneusement gardée, afin de la lui remettre le jour de son départ. Rien ne peut égaler l'étonnement de Glorianna à cet instant ; elle vit clairement qu'elle avait été dupée par cet homme ; mais elle se décida à n'en pas dire un seul mot à Albert, craignant qu'il ne s'en chagrinât, tout cela étant la suite de sa ma-

ladie. Cet événement suffit pour la convaincre que bien peu de gens ressemblent au bon aubergiste de Dijon.

Le bon docteur, sentant que l'aubergiste avait besoin de sa réputation et que la perte de celle-ci entraînerait sa ruine; considérant d'ailleurs qu'il s'était fait justice lui-même en rapportant l'argent avant la fin de l'explication qui aurait, il est vrai, tourné à sa honte; se contenta de remettre la bourse à Glorianna, après en avoir ôté vingt guinées pour le prix de sa dépense, de reprendre son argent, en laissant les bijoux, et partit, promettant de garder le secret sur cette affaire.

De retour chez lui, il pensa qu'il ne devait pas revoir Glorianna, et résolut de lui écrire pour prendre congé d'elle; et afin

qu'elle ne retardât pas son départ, dans l'espoir de le revoir, il prit congé d'elle par un billet conçu en ces termes :

« Des affaires urgentes qui m'appellent à Paris, me privent de l'honneur de faire mes adieux à la plus vertueuse des femmes ; mais en tous lieux, je mettrai mon orgueil à mériter son estime. Mon premier soin sera de lui rendre mes devoirs dans un lieu où j'espère qu'ils seront reçus. »

Il avait espéré aussi par ce moyen, empêcher Glorianna de chercher à le dédommager des peines que lui avait données la maladie d'Albert. Mais Glorianna, sans se croire humiliée par sa générosité, était honteuse qu'on ait pu la surpasser, et se tourmentait pour trouver un moyen de lui prouver sa reconnaissance : offrir

de l'argent, eût été offenser la délicatesse d'un homme qui avait pris de lui-même et sans en être sollicité, le nom d'ami, de protecteur et de père.

Les prévenances minutieuses de l'aubergiste étaient maintenant presque aussi fatigantes que sa conduite antérieure avait été blâmable. Il s'adressait à Glorianna du ton le plus humble et le plus respectueux. Elle lui demanda si le docteur avait de la famille. Sur sa réponse affirmative, elle résolut de laisser chez lui en quittant la ville, une lettre dans laquelle elle enveloppa ces bracelets dont il avait admiré la beauté. Elle eut bien laissé sa bague, qui lui paraissait un présent plus convenable; mais Albert lui avait tant de fois recommandé de la conserver soigneusement, qu'elle commençait

à penser qu'elle avait quelque vertu particulière.

«La personne qui écrit ces lignes est étrangère à tout sentiment d'orgueil, excepté celui qui doit gouverner une âme vertueuse, et ne se permettrait pas d'offenser le digne docteur D***, en le suppliant d'accepter cette bagatelle, indigne sans doute de son mérite et de ses vertus, si elle ne sentait qu'il n'est rien qui possède assez de valeur pour effacer les obligations qu'elle a contractées envers un ami aussi estimable : elle le prie de croire qu'elle fera tous ses efforts pour mériter la bonne opinion qu'il a bien voulu concevoir d'elle. Elle fait des vœux pour le rencontrer à Paris et continuer des relations qui lui seront toujours chères.»

Albert ignorait toutes ces cir-

constances, et Glorianna, ne voulant pas l'affecter par le récit de tout ce qui s'était passé pendant sa maladie, évita tout éclaircissement, en lui disant que cette lettre était pour prendre congé du docteur, qui lui avait dit qu'il la verrait à Paris. « Vous ne savez pas dans quelle partie de la ville vous serez, mademoiselle, dit ce brave homme; Paris est bien grand. — Oh oui! j'ai entendu dire par ma mère que la capitale était immense; mais le hasard peut faire que nous nous rencontrions. »

La chaise était à la porte; Albert monta, soutenu par Glorianna, et ils se dirigèrent lentement vers Paris, pour ne pas fatiguer le malade. L'aspect de la campagne égayá un peu Glorianna et rappela à Albert bien des malheurs et le souvenir des jours heureux qu'il y avait passés.

CHAPITRE VI.

PENDANT ce temps, Adélaïde était arrivée à Paris avec son vieux mari, dont les manières étaient aussi désagréables que sa personne était rebutante. En peu de temps, la beauté de sa femme attira les regards de toute la société à la mode ; sa maison devint le rendez-vous des opulens et des jeunes gens du bon ton.

Adélaïde, l'aimable Adélaïde, entourée des hommages universels, soupirait au milieu de ce bonheur factice qu'elle était incapable de goûter. L'image du jeune officier était sans cesse présente à son imagination. Elle sentait qu'elle avait été sacrifiée à

l'ambition de sa famille, car tous ses parens s'assemblaient chez elle, parce qu'elle avait une maison brillante. Elle connaissait peu sa mère; cette femme avait toujours vécu éloignée de son mari; et comme elle avait dépensé le revenu qu'il lui avait assuré, elle fréquenta sa fille, afin d'obtenir d'elle les moyens de rentrer dans la carrière des dissipations. Les libéralités d'Adélaïde ramenèrent auprès d'elle la foule des libertins et la remirent bientôt en vogue.

On oubliait son odieux caractère lorsqu'elle avait une loge à l'Opéra et qu'elle pouvait disposer de deux ou trois places; quoique dans sa grande climatérique, elle fut de nouveau courtisée, flattée, admirée. Son aimable fille, étrangère aux intrigues d'une grande ville, soupirait après ce calme

dont elle avait joui dans la solitude du couvent. Elle n'osait prendre des informations sur le jeune officier qui lui avait inspiré le désir de quitter les religieuses, avec lesquelles elle eût mieux aimé passer toute sa vie, que de se sacrifier à la figure maigre et hideuse de M. Dupont, qui n'avait aucune qualité essentielle qui pût faire oublier sa difformité.

Depuis qu'elle était sortie du couvent, elle n'avait rencontré personne qui l'intéressât autant que Glorianna ; mais où était-elle ? Elle allait à Paris lorsqu'elle l'avait vue pour la première fois, et qu'elle lui avait confié la perspective délicieuse qui s'offrait à elle. Cette dame et la sœur de l'officier, étaient les seules qui connussent les secrets de son cœur. Glorianna espérait la retrouver,

mais elle la croyait unie à celui qu'elle aimait, tandis que la pauvre Adélaïde désirait mille fois trouver l'occasion de la détromper.

Quatorze ans s'étaient écoulés depuis la révolution, à l'époque où Glorianna mit pour la première fois le pied dans cette cité voluptueuse où tout était sacrifié à l'éclat, à l'ambition et à la vanité; où les apparences d'une vertu purement extérieure suffisaient pour être considéré et honoré. La structure et la grandeur de la ville la frappèrent d'étonnement et d'admiration. « Ces magnifiques constructions sont l'ouvrage des hommes, disait-elle; mes yeux ont été accoutumés à des scènes beaucoup plus nobles; j'étais entouré de l'ouvrage d'un Dieu que la faux du temps ne peut détruire:

ces colonnes orgueilleuses seront un jour réduites en poussière. »

Comme elle passait sous la porte Saint-Denis, elle s'imagina voir ces pauvres Anglais qui s'étaient déja faits connaître à elle par leurs extravagances; elle éprouvait pour eux une sorte de pitié, lorsque sa voiture approcha d'eux. « Mais où sont allées ces femmes qui étaient avec eux? dit Albert; ce sont des créatures bien ridicules et qui ne me paraissent pas habituées à vivre dans la bonne société. — Non, mon cher Albert... mais dites-moi, maintenant que nous voilà arrivés dans cette grande ville, quand verrai-je mon père? — Hélas! mademoiselle, il m'est impossible de vous fixer un jour; mais je ferai mon possible pour satisfaire promptement votre impatience. Il faut aussi que je vous

trouve une demeure conforme à votre rang dans le monde. — Qu'elle soit donc bien humble, mon cher Albert ; je sens qu'elle s'accordera mieux avec mes goûts qu'une habitation brillante. Je n'aime pas cette ville, et quand j'aurai trouvé mon père, je le prierai de revenir avec moi dans la chaumière que j'ai quittée et qui renferme les restes d'une mère bien-aimée. »

Pendant cette conversation la voiture s'arrêta à la porte d'un hôtel magnifique, ce qui surprit un peu la belle voyageuse, car elle s'imaginait qu'il était beaucoup trop riche pour leur situation ; elle en fit la remarque à Albert, qui lui répondit par un signe négatif. Mais son étonnement redoubla, lorsqu'elle fût introduite dans les appartemens qui paraissaient prépa-

rés pour la recevoir ; et surtout lorsqu'elle se vit entourée de domestiques qui semblaient attendre ses ordres. « Tout ce que je vois, dit Glorianna, tient du prodige : que signifie tout cela ? Albert m'a dit que mon père était pauvre ; il serait indiscret à lui de disposer du peu qui nous reste pour des dépenses superflues ; j'aimerais mieux vivre d'une manière simple et pourvoir aux besoins de mon père, que d'habiter ces magnifiques appartemens qui ne sont d'aucun prix pour ceux qui, comme moi, ont été accoutumés à la retraite et à une vie frugale. Toute la splendeur de cette grande ville ne peut compenser la perte que j'ai faite d'une mère révérée ; et si je n'eusse espéré soulager et consoler mon père, jamais je n'aurais consenti à quitter ces lieux

où mon enfance s'écoula dans la paix la plus délicieuse. Là, chaque arbre, chaque fleur, chaque arbrisseau, chaque brin d'herbe, m'était cher; mais ces tentures de velours, ces appartemens spacieux, ces lustres brillans; ces riches tapis, ces coussins de duvet n'obtiendront pas mes affections. La nature, la simple nature, et l'azur d'un beau ciel, voilà l'objet de mes désirs, et ce que j'ai été accoutumée à admirer toute ma vie : si ma mère existait, elle ne serait pas plus satisfaite que moi de cette transition; son cœur était l'humilité même! »

Glorianna s'assit pour parcourir quelques papiers de sa mère : Albert lui avait recommandé de ne les pas examiner avant d'être arrivée à Paris. Le hasard lui fit mettre la main sur les derniers

conseils que madame Drelincourt, sentant approcher sa fin, avait tracés pour elle, et qui devaient servir à la guider dans le monde Lorsqu'elle eut achevé cette lecture, ses larmes coulèrent en abondance, elle s'écria en tombant à genoux : « Ame de ma mère! toi qui habites les régions célestes, jette un regard de pitié sur ta fille; protège-la, donne-lui la force de suivre toujours ces conseils qu'a tracés ta main chérie! conduis-moi vers mon père, fais que je puisse le secourir, le consoler et le soutenir dans sa vieillesse! Qu'il prononce seulement le nom si doux de fille, et mon bonheur sera au comble! Mes mains, quoique peu accoutumées au travail, s'occuperont avec joie pour le soutenir; je me leverai avec l'aurore, je travaillerai jusqu'à ce

que le soleil disparaisse à ma vue ; mais je suis déterminée à ne pas rester dans cette belle maison ; aussitôt que je verrai Albert, je lui dirai de m'éloigner d'ici. Si je ne puis de suite trouver mon père, du pain et de l'eau seront mes seuls alimens aussi long-temps qu'il sera dans le besoin. Je plaiderai moi-même sa cause devant ceux qui le persécutent ; ils ne seront pas assez insensibles pour repousser les plaintes et les prières d'une fille dont le cœur se glace d'horreur à la vue de cette magnificence, lorsque son père succombe peut-être maintenant sous le poids de la misère. Combien les heures me paraissent lentes, et que le jour tarde à finir ! Combien il diffère de ceux qui s'écoulaient dans la chaumière, auprès de celle à qui je dois le jour. »

Il y a bien peu de jeunes personnes qui eussent résisté comme notre héroïne au charme de tout ce qui l'entourait ; mais rien ne pouvait éblouir son esprit ni ébranler sa constance ; elle eut été la même, revêtue de la pourpre ou assiégée par la pauvreté.

CHAPITRE VII.

On doit se rappeler que madame Lenoir avait raconté quelques-uns des événemens les plus tristes de la vie de madame Drelincourt, à son fils Léopold, lorsque lord et lady S... entrèrent dans sa chaumière. Elle avait dit qu'Albert avait demandé à sa maîtresse la permission d'aller à Paris

pour informer M. Drelincourt de sa situation et de la naissance de la petite Glorianna; que madame Drelincourt avait refusé son consentement, à cause de l'intempérie de la saison. Jeune et sans expérience, elle ne pouvait s'imaginer que l'amour que son mari lui portait pût jamais s'éteindre. Elle éprouvait pour lui la même tendresse et la même estime qu'elle avait toujours ressentie, mais elle ne pouvait comprendre comment il était possible qu'il s'en laissât imposer par la voix publique. Elle ne soupçonna jamais cette fausse amie qui avait causé sa ruine. Sa douleur, autant que le faible état de sa santé, l'avaient empêchée d'écrire à son mari ou à mademoiselle L***, qu'elle considérait encore comme la meilleure de ses amies.

Lorsque son esprit fut devenu calme, et qu'elle se fut habituée à sa nouvelle manière de vivre, elle désira rendre aussi le repos à M. Drelincourt, en le désabusant. Albert, disposé à tout faire pour le bonheur de sa maîtresse, et sentant qu'elle ne pourrait jamais être parfaitement heureuse, éloignée d'un époux qu'elle aimait, résolut d'aller à Paris, afin de tâcher de découvrir ce qu'était devenu son maître. Il savait bien qu'il avait été arrêté et mis en prison ; mais la conviction qu'il avait de son innocence lui faisait penser qu'il devait être maintenant en liberté.

Léopold, ressentant le plus vif intérêt pour le sort des parens de Glorianna, pria madame Lenoir, après le départ de leurs nobles hôtes, de lui raconter la fin d'une

histoire qui avait occupé son esprit depuis le moment où il en avait entendu la première partie.

Madame Lenoir, pour satisfaire à sa demande, continua en ces termes :

« Vous vous rappelez que le duc fut tué par M. Drelincourt, et que la mort la plus horrible fut la punition des crimes nombreux qu'avait commis sa fille ; que M. Drelincourt était en prison sans espoir de recouvrer sa liberté, le roi s'étant laissé prévenir contre le meilleur des hommes à qui l'excès de son affection pour son épouse avait fait commettre une si grande imprudence.

» Les choses étaient dans cet état lorsqu'Albert quitta sa maîtresse et sa fille pour aller à Paris. Les chemins étaient presqu'impraticables ; il avait très-peu d'argent ; il

eut à souffrir pendant cette longue route une fatigue et des difficultés auxquelles il n'était pas accoutumé ; il fut saisi d'une fièvre violente qui le retint beaucoup plus long-temps que Mme Drelincourt et lui-même ne l'avaient pensé; de sorte que lorsqu'il arriva à Paris, il s'était déjà écoulé une année depuis son départ.

» M. Drelincourt, après six mois d'emprisonnement, fut rendu à la liberté lorsque toutes les prisons furent enfoncées. Comme il était du nombre des malheureux entassés dans les cachots, il ne perdit pas de temps à se rendre à sa maison, dans l'espoir d'obtenir quelques renseignemens sur sa femme. Tout avait été confisqué ; les mêmes mains qui avaient brisé ses fers, lui avaient ôté les moyens de jouir du bienfait de sa délivrance,

en le privant de sa fortune. Il reconnaissait à peine, depuis le court espace de temps qu'il en était éloigné, cette maison où il avait passé les jours les plus heureux. Il ignorait si sa ruine était l'effet du ressentiment du roi ou de la dissipation de sa femme ; il se trouvait dans cette grande ville sans ami, et plus abandonné que lorsqu'il était dans l'obscurité d'une prison.

» Impatient d'obtenir quelques renseignemens sur sa famille , il se rendit à son château ; mais la même désolation et la même destruction s'offrirent à lui : pas un chien favori n'était resté pour saluer son retour ; ses vieux domestiques avaient été remplacés par des étrangers qui semblaient se demander quel motif pouvait l'amener en ces lieux ; tout l'ameublement qui avait été choisi

par sa femme , avait été détruit, enfin il cherchait en vain dans ces lieux quelque ressemblance avec son ancienne propriété. Comme Ulysse , il craignait de se faire connaître.

» Fatigué d'une marche à laquelle depuis six mois il n'était plus accoutumé, il s'assit involontairement sur un banc à peu de distance du lieu où il avait tiré son épée contre le duc. Toutes les horreurs de ce jour se présentèrent en foule à son imagination; il voulait s'éloigner de cette scène de douleur, mais les forces lui manquaient. Egaré par les réflexions que cette vue faisait naître dans son esprit, au milieu de son désespoir, il allait attenter à sa propre vie; mais il recula devant l'idée d'ajouter un nouveau crime à celui dont il s'était déjà rendu

coupable. Il ne regrettait pas d'avoir puni le duc selon que son indigne conduite le méritait ; mais, se disait-il, j'eusse peut-être mieux fait de l'abandonner aux remords d'une conscience coupable qui ne manquent jamais de s'offrir aux méchans sous mille formes différentes pour les torturer. Où est maintenant sa fille, où est ma femme, ma Glorianna ? J'irai à la maison du duc et j'obtiendrai peut-être quelques éclaircissemens.

» Il dirigea donc ses pas vers cet endroit, le cœur déchiré par les plus cruelles angoisses. Là, on lui dit que la mauvaise santé de mademoiselle L*** l'empêchait de voir ses connaissances, même les plus intimes. « Je fus autrefois de ce nombre, dit monsieur Drelincourt. — Il doit y avoir quelque temps alors, dit le portier d'un ton

ironique, car elle n'a jamais eu de connaissances semblables depuis que je suis à son service. »

» Cette remarque porta monsieur Drelincourt à jeter un regard sur ses vêtemens, qui n'étaient certainement pas propres à inspirer le respect; car il avait à peine changé d'habit depuis qu'il avait été mis en prison. Il n'avait ni argent ni ami; tout ce qui brillait autour de lui dans ses jours de prospérité, l'avait abandonné; même ceux à qui sa bourse et sa table avaient été ouvertes; refuseraient maintenant de le reconnaître.

» Quelle illusion, quelle ignorance du monde, quelle inexpérience de sa subtilité et des intrigues qui le gouvernent, que de croire que ceux qui ont mangé de notre pain, bu dans notre verre

et dormi avec sécurité dans notre sein lorsque nous étions riches, se réjouissent de nous voir lorsque nous sommes devenus pauvres! C'est ainsi que l'homme bon et vertueux est toujours trompé en jugeant d'après son cœur.

» Maintenant M. Drelincourt n'avait pas le pouvoir de faire que sa présence inspirât le respect, même à un valet mercenaire. Malgré que les domestiques, singes de leurs maîtres, s'étudient à se donner tous leurs airs d'importance et de présomption, ils conservent cependant quelquefois une étincelle d'humanité que ne peuvent étouffer les extravagances et la vanité de ceux qu'ils servent. Le portier de l'hôtel de mademoiselle L*** était dans ce cas; il avait d'abord refusé avec dureté d'admettre M. Drelincourt, mais son cœur le lui reprochait;

il trouvait dans ce gentilhomme des manières au-dessus de celles que prend ordinairement la pauvreté qui veut exciter l'intérêt; il lui dit que s'il voulait laisser son nom et revenir le jour suivant, malgré que mademoiselle L*** eût défendu qu'on laissât entrer personne, il verrait ce qu'il pourrait faire par le moyen de sa première femme de chambre.

» Monsieur Drelincourt, un peu consolé par cette assurance, fit ce qu'on lui disait et se retira. Mais une autre inquiétude vint le tourmenter : le portier lui avait fait remarquer son vêtement, et il lui était impossible d'en changer. Ainsi, cet homme jadis si opulent, ce favori d'un roi, était réduit à la dernière extrémité. S'il eût su le malheur qui l'attendait, il n'eût jamais cherché à revoir

cette femme odieuse. Il avait espéré en obtenir quelques renseignemens sur celle qui était encore chère à son cœur. Etant donc bien déterminé à l'aller voir, il résolut de tout faire pour se mettre en état de paraître convenablement devant elle.

» En repassant dans son esprit les moyens qui pouvaient lui rester d'exécuter son dessein, il se ressouvint de sa bague, et espéra par sa vente se procurer un habillement complet, ne fut-ce que pour un jour seulement. La femme qu'il aimait tant encore exigeait qu'il en usât ainsi : dans toute autre circonstance, cette idée aurait peut-être révolté sa fierté ; mais il n'y avait pas d'alternative, s'il voulait obtenir quelques nouvelles. Il se hâta donc d'exécuter son projet et réussit à souhait.

» Etant habillé à l'heure convenue, il se hasarda à frapper de nouveau à la porte. Le portier lui fit les plus grandes politesses, sentant glisser dans sa main ce talisman qui agit si puissamment sur l'âme de ces sortes de gens ; il conduisit M. Drelincourt à la première femme de chambre de mademoiselle L***, qui eut de la peine à se rappeler des traits qui lui étaient autrefois si bien connus.

» Monsieur Drelincourt lui demanda des nouvelles de sa maîtresse avec le ton de l'intérêt et de l'affection. « Hélas ! monsieur, dit-elle, il est impossible d'être pis ; ses souffrances sont inouïes, et les miennes sont presque égales ; car je suis la seule personne qu'elle souffre en sa présence. — Je viens dans l'espoir de la voir et de lui offrir quelques consolations. J'ai

quelques questions importantes à lui faire pour moi-même, et je sais qu'elle seule peut y répondre. — Elle est bien mal aujourd'hui, mais elle a consenti à vous voir. »

» Bien loin d'être au dernier période de la maladie que je vous ai décrite, elle n'était qu'à son principe ; cependant ses traits étaient tellement changés, elle était devenue si maigre, si effrayante, les convulsions avaient tellement dérangé sa physionomie, que M. Drelincourt ne put reconnaître en elle les moindres traces de cette beauté qui la faisait remarquer quelques mois auparavant. Tel est l'effet du vice.

» En entrant, M. Drelincourt recula de quelques pas à la vue qui s'offrait à lui ; cette figure était peut-être la plus épouvantable qu'on ait jamais contemplée ; elle

était assise sur un canapé de velours noir, entourée de coussins de la même couleur. Dans son émotion, en voyant l'amie de sa femme en présence de laquelle il avait tant sollicité d'être admis, M. Drelincourt oublia qu'il était le meurtrier de son père, et qu'elle était la fille de l'homme qui avait causé tous ses malheurs.

» Elle prit un air fier et sérieux : « Vous voyez, lui dit-elle, à quel affreux état m'a conduite l'imprudence de madame Drelincourt ; l'amour que je portais à mon père et la douleur que me causa sa mort, m'ont presque conduite aux portes du tombeau. — Il serait impossible, dit M. Drelincourt, d'exprimer mes regrets et mon désespoir sur ce qui s'est passé. Je veux expier ma faute par tous les sacrifices que vous exigerez. — Il

en est un qui est en votre pouvoir. — Dites-moi lequel, je suis prêt à m'immoler à vos pieds : donnez-moi seulement des nouvelles de cette femme angélique que j'adore encore. »

» Ici cette sirène changea de ton, et lui demanda s'il était possible de conserver de l'attachement pour une femme qui avait trahi les devoirs de l'hymen. L'horreur, le désespoir, la vengeance et toutes les passions les plus sombres, chassèrent bientôt madame Drelincourt du cœur de son mari, dont elle avait commencé à reprendre possession. « Hélas! dit-il, vous ne savez pas combien je l'ai aimée, combien je l'aime encore! — Pauvre homme, l'amour devient une ignominie, lorsque l'objet en est indigne. J'ai souvent pensé à vous avec com-

passion et même avec tendresse. »

» C'est ainsi qu'aux portes de l'éternité, elle continuait d'enfoncer le poignard dans le cœur de cet infortuné, en s'efforçant d'y étouffer l'étincelle d'affection que le temps et les circonstances n'avaient pu éteindre. « J'ai eu dans le temps la plus haute estime pour l'honneur et la vertu de madame Drelincourt; mais lorsque je découvris en elle du penchant à ces passions déréglées, que je prévoyais devoir causer sa perte et la vôtre, j'employai la voix de l'amitié et les argumens les plus persuasifs pour la maintenir dans la voie du devoir. Mon père lui-même l'admira longtemps; mais il avait pour elle cette admiration que tout homme galant témoigne à une jolie femme. Flattée d'une pareille distinction,

je vis sa vanité croître avec ses attentions, et je la prévins de nouveau contre cet outrage fait à votre tendresse. Le jour même que ce fatal accident arriva, je la suppliai de ne pas s'entretenir avec mon père hors de votre présence; et même je lui disais, que comme l'opinion publique semblait se tourner contr'elle, il convenait qu'elle donnât un démenti formel à tous les bruits injurieux pour son honneur, en s'efforçant de vous convaincre de son innocence. — La femme une fois soupçonnée est coupable, me répondit-elle, je suis déjà perdue dans l'esprit de mon mari; je n'ai donc aucune réputation à conserver. — O ciel! s'écria M. Drelincourt, en cachant son visage de ses mains, anéantis-moi; fais que la terre s'entr'ouvre pour m'engloutir!

Mon cœur avait espéré de vous des paroles plus consolantes. »

» Il marchait dans la chambre les yeux égarés et dans l'agonie la plus affreuse. « Et vous n'avez jamais entendu dire depuis ce qui lui était arrivé ? dit M. Drelincourt. — Ma femme de chambre me dit alors qu'elle avait quitté la maison avec précipitation aussitôt qu'elle avait appris votre arrivée. Je considère cette conduite comme la preuve de son crime ; car si elle ne se fût pas sentie coupable, elle fût restée pour faire face à l'orage. Ici je ne l'abandonnai pas encore, j'espérais la ramener ; j'envoyai demander après elle : mais permettez-moi de jeter un voile sur le passé. — Non, dit M. Drelincourt, achevez, rien ne peut plus augmenter ma douleur. — On la trouva..... Comment oserai-je le

dire ?...... Dans les bras de son domestique favori !..... »

» Quand tous les esprits des ancêtres de M. Drelincourt, pâles, livides et couverts de blessures sanglantes, se seraient présentés à lui, il n'eût pas été plus terrifié à leur aspect qu'il ne le fut à ce récit ; tout espoir de retrouver sa femme s'était évanoui, il la considérait comme morte ; mais toutes les avances de mademoiselle L*** pour remplir dans son cœur la place qu'elle avait voulu arracher à la plus aimable de son sexe, furent inutiles. Après s'être remis de ce coup horrible, il se préparait à prendre congé d'elle. « Demain, dit cette harpie, si vous pouvez venir à la même heure, je serai bien aise de vous voir, et je m'efforcerai de vous donner des consolations. »

» Les yeux hagards, l'esprit égaré, il prit un congé formel et solennel, sans daigner faire la moindre attention à ces dernières paroles, et il descendit promptement les escaliers.

» Lorsqu'il fut sorti, il essaya de rappeler son courage et de s'élever au-dessus de ses infortunes ; il était prompt dans ses résolutions, et aussitôt qu'il avait formé un plan il était à l'instant exécuté : il retourna à l'endroit où il avait laissé sa bague, déterminé à ne jamais se séparer de ce bijou qu'il avait reçu de son souverain, sans le lui renvoyer ou le faire passer à celle qu'il avait le plus aimée sur la terre.

» L'association des idées est un principe étonnant dans l'esprit de l'homme ; c'est une source fertile de bonheur et de peine qui donne l'essor aux passions les plus ex-

traordinaires qui s'emparent de notre cœur et que les impressions légères ne peuvent détruire. Les lectures profondes, nous donnent une philosophie que rien ne peut détruire et qui nous fait tirer les leçons les plus utiles des calamités les plus grandes.

» La raison pour laquelle M. Drelincourt ne voulait pas laisser sa bague était louable ; son souverain, grand par ses malheurs, la lui avait donnée. Le roi n'ignorait pas que M. Drelincourt avait été emprisonné, que ses biens avaient été confisqués ; c'était une raison de lui prouver qu'au milien des épreuves les plus cruelles, il avait toujours attaché le plus haut prix à ce don, en le conservant comme un trésor, même dans la nuit de son cachot. Il avait appris depuis long-temps que ce monarque pour

lequel son attachement n'était en rien diminué, l'avait abandonné à son sort. Plus reconnaissant et moins vain que le duc d'Essex, il voulait convaincre le prince que rien ne pouvait détruire sa fidélité à sa personne. Il pensait que si par quelque moyen il pouvait découvrir la retraite de sa femme et lui faire tenir le dernier présent qu'il pût lui offrir, la connaissance qu'elle avait du prix qu'il y attachait, lui serait une preuve qu'elle pouvait encore espérer de recouvrer l'attachement de son époux.

» Son parti étant pris, il résolut de quitter le royaume pour n'y jamais renter : il avait quelques parens, et notamment une sœur très-riche et qui lui avait toujours montré la plus grande tendresse ; il lui écrivit pour lui faire connaître ses malheurs et la prier

de lui avancer une légère somme dont il avait besoin dans cet instant. Mais son espérance fut déçue ; cette dame lui répondit que, bien que dans l'abondance, elle avait une nombreuse famille et qu'il serait imprudent à elle de mal employer l'argent de son mari.

» Cette circonstance rouvrit toutes les plaies de son cœur. Dans l'exaspération de son désespoir, il écrivit à la fille du duc pour la supplier de lui fournir seulement assez d'argent pour payer son voyage jusqu'à l'île de St.-Domingue. Cette dame lui répondit : « Si vous m'eussiez demandé la moitié de ma fortune pour rester à Paris, elle eût été à votre service ; mais vous m'excuserez de ne pas vouloir contribuer à votre exil. » Si elle n'eût été retenue par sa maladie, son intention était de

mettre tout en œuvre pour tâcher de lui rendre la liberté, espérant ensuite de l'attacher par les services sans nombre qu'elle voulait lui rendre; mais elle n'était pas préparée à l'événement qui causa sa délivrance; elle n'avait pas prévu non plus qu'il prendrait la résolution de quitter le royaume. Elle se flattait de le forcer à rester à Paris, en lui refusant l'argent qu'il lui demandait; car elle eût mieux aimé le voir jeter de nouveau en prison, que d'apprendre son départ pour les îles.

» M. Drelincourt, loin de deviner la cause de son refus, l'attribuait à l'extrême désir qu'elle avait de le servir. Au comble du désespoir, il errait dans les rues de Paris durant la nuit, et se cachait dans le jour dans les lieux les moins fréquentés. Un matin, il rencontra

un capitaine de vaisseau qui était sur le point de partir pour Saint-Domingue. Il lui proposa de travailler pour payer son passage ; sa proposition étant acceptée, il fut décidé qu'il partirait le lendemain pour se rendre au port d'où il devait s'embarquer.

» Ce fut précisément dans ce temps qu'Albert arriva à Paris. Il se rendit ausstôt à la demeure de son maître, et trouva la maison occupée par des étrangers. Il demanda M. Drelincourt ; personne ne put lui donner aucuns renseignemens. De là il fut à Versailles ; même incertitude. Il apprit alors que M. Drelincourt avait été emprisonné ; mais dans quelle prison le chercher ? Enfin on lui dit qu'il avait été rendu à la liberté : il lui vint dans l'idée qu'il pourrait obtenir quelques renseignemens chez ma-

demoiselle L*** ; mais tous les domestiques étaient nouveaux ; le portier cependant lui dit qu'il avait été chargé dernièrement d'une lettre pour un gentilhomme de ce nom ? « Où demeure-t-il, demanda Albert avec empressement. — Dans la rue, je crois, car nous avons eu bien de la peine à le découvrir. — Où le trouvâtes-vous, enfin ? — Eh ! où, je vous le dis ; dans la rue, aux environs du Louvre. — Quelle obscurité dans tout ceci, dit Albert ; mais j'essayerai de trouver mon maître. »

» Après de longues recherches, il le rencontra enfin au moment où il allait monter dans une voiture avec le capitaine de vaisseau, pour quitter Paris. « Monstre, lui dit M. Drelincourt, comment osez-vous vous offrir à ma vue ? — Par l'ordre de ma maîtresse, dit Al-

bert. — Ne prononcez pas ce nom! ne le prononcez pas ; il y va pour vous de la vie! mais prenez cette bague, et dites-lui, lorsqu'elle la portera, de penser à celui qu'elle a conduit au désespoir. — J'ai des lettres pour vous, monsieur. — Je ne veux pas les lire, répliqua avec colère M. Drelincourt. » Et il le laissa comme insensible d'étonnement.

» Ce digne serviteur s'était flatté de réconcilier son maître et sa maîtresse ; il savait que cette dernière était innocente, et que M. Drelincourt avait été abusé ; maintenant, sans espoir de pouvoir lui parler, il quitta la place, les larmes aux yeux en contemplant la voiture de voyage qui emmenait son maître. Toute cette perspective de bonheur dont il avait espéré voir jouir sa maîtresse, s'é-

vanouit dans ce dernier regard, et il se demandait comment il pourrait subvenir maintenant à sa subsistance et à celle de sa fille : le peu d'argent et de bijoux qu'on avait emporté en partant, était presque épuisé. Le père de madame Drelincourt était en Angleterre ; il craignait de lui écrire ; mais sa maîtresse pourrait le faire lorsqu'il serait de retour. »

CHAPITRE VIII.

Ici madame Lenoir ne put continuer ; son cœur était tellement oppressé au souvenir de ses propres malheurs, que cette histoire lui rappelait, qu'elle ne put achever le récit de tout ce qui s'était passé jusqu'à la première visite de Glorianna

à sa chaumière; mais Léopold, qui s'intéressait vivement à tout ce qui avait rapport à Glorianna, pria sa mère de faire avec lui un tour de promenade, et de vouloir bien, lorsqu'elle serait un peu remise, continuer son intéressante narration.

Madame Lenoir se rendit à sa prière. Ils sortirent pour contempler les beautés qui environnaient leur demeure. Tout ce que la nature a produit de parfum, y était répandu, le pâle jasmin, les œillets, les lis et les roses fleurissaient dans une aimable confusion au pied des rochers dont la cime éblouissante étincelle aux rayons du soleil. Ils étaient dans l'usage de se promener ainsi chaque soir. Léopold marchait impatient d'apprendre la fin de l'histoire des parens de Glorianna. Madame Le-

noir allait continuer, lorsqu'elle aperçut le petit chien de madame Malcolm qui traversait en courant ces champs parfumés, et à peu de distance monsieur et madame Malcolm, avec la charmante Thérésa. « Nous venons, lui dirent-ils, vous faire part du projet que nous avons conçu, d'aller passer l'hiver à Paris, à cause de notre chère enfant. »

Cette nouvelle causa une grande peine à madame Lenoir ; ces gens aimables étaient ses seuls voisins. Pendant tout le temps que madame Drelincourt était restée si près de leur demeure, ils ne l'avaient pas visitée ; ils ignoraient qu'elle vécut dans ces lieux, jusqu'à ce qu'Albert entrât dans leur chaumière lors de son dernier voyage à Paris. M. et Mme Malcolm dirent à Mme Lenoir tout le plaisir que leur avait

procuré la visite de lord et de lady S..., et se répandirent en éloges sur cet aimable couple.

On doit se rappeler que Mme Malcolm avait autrefois inspiré une espèce de passion à lord Minikin, ou du moins que ce jeune fat se croyait amoureux d'elle. Persuadé qu'il serait bien reçu par ce noble couple, il eut l'audace de leur faire une visite, peu de jours après celle de lord et de lady S... : il avait quitté l'Angleterre accompagné d'un de ses amis, avec sa femme et deux enfans, dans le dessein de passer toute la belle saison sur le continent ; mais sans aucun motif connu, le mari était parti et lui avait laissé sur les bras sa femme et ses deux enfans. La femme, qui était d'un caractère fier et acariâtre, l'avait ensuite laissé seul, et s'était éloignée avec ses deux enfans.

Au moment où M[me] Malcolm racontait toutes ces circonstances à madame Lenoir, celle-ci devint tout à coup d'une pâleur mortelle et demanda un verre d'eau. Léopold fut le chercher à la chaumière ; il attribuait ce malaise à la fatigue que lui avait causée le long récit de la matinée. Madame Lenoir, se sentant indisposée, rentra dans la chaumière.

Depuis que monsieur et madame Malcolm étaient mariés, ils avaient presque toujours vécu dans cet endroit enchanteur, et ils y seraient peut-être restés encore, si la crainte de laisser leur charmante Thérésa seule, ne l'eût emporté sur leur propre inclination. Ils éprouvaient une inquiétude réelle de l'indisposition de madame Lenoir, et ils seraient restés tous deux pour lui donner leurs soins, jusqu'à ce

qu'elle fût rétablie, si Léopold ne les eût rassurés en leur disant que cette indisposition n'aurait aucune suite et qu'elle était l'effet de l'émotion que cette bonne dame avait éprouvée en racontant l'histoire de madame Drelincourt.

Le nom de Drelincourt frappa particulièrement monsieur et madame Malcolm ; ils l'avaient déjà entendu prononcer, mais il ne purent se rappeler de suite en quels lieux et à quelle occasion. Cette réflexion excita en eux le désir de s'éclaircir, et ils demandèrent si, sans être sans indiscrets, ils pourraient, lorsque madame Lenoir serait entièrement rétablie, assister à la continuation du récit de cette histoire qui intéressait tant Léopold. Celui-ci, lorsqu'ils furent partis, communiqua leur prière à sa mère, qui était beaucoup mieux lorsqu'il

rentra. Le jour suivant, elle était entièrement rétablie ; mais Léopold la voyant plus triste qu'à l'ordinaire, s'abstint de réitérer sa demande.

Nous avons laissé nos voyageurs au couvent, situé au pied du mont Stuffen ; au moment où ils venaient d'entendre la première partie de l'histoire de l'ermite, ils s'étaient retirés pour prendre du repos. Le lendemain, le bon religieux continua en ces termes :

« La lettre de mon beau-père m'avait rendu presque fou ; j'étais hors d'état de réfléchir aux moyens de me procurer des renseignemens sur les objets de toutes mes affections ; je parcourais la ville avec égarement, tenté de demander à chaque individu que je rencontrais, s'il n'avait pas vu ma femme et mes enfans.

Toutes mes recherches furent infructueuses. Il me vint à l'esprit de retourner à Versailles pour prendre de nouvelles informations sur eux, et sur celui que je considérais encore comme mon ami. Cette démarche fut encore vaine : ne trouvant aucune trace de tout ce que j'aimais au monde, je tombai dans un abattement qui eût fait pitié au cœur le plus insensible. Je revins enfin à la ville, et en entrant par la grande grille qui sépare les Champs-Elysées des Tuileries, il me sembla voir de loin un de mes domestiques. Je courus à lui avec toute la force du désespoir, et le saisis comme l'aigle qui fond sur sa proie.

» Cet homme, effrayé d'un procédé aussi extraordinaire, se mettait en devoir de se défendre : « Coquin, lui dis-je, dis-moi à

l'instant où sont ma femme et mes enfans ? — Je l'ignore, monsieur ; j'ai entendu dire qu'ils quittaient Paris par vos ordres. — Comment, par mes ordres, qu'en sais-tu, scélérat ? — Moi, monsieur, je ne sais rien. »

» Voyant que mes manières l'effrayaient, j'essayai de me composer un peu, et le priai d'entrer avec moi dans un café près du lieu où nous étions ; en y allant j'essayais de me calmer, mais des larmes involontaires s'échappèrent de mes yeux : elles adoucirent pour un moment l'exaltation de mes esprits. « William, dis-je au domestique, je n'ai jamais vu ma femme ni mes enfans, je n'ai pas même entendu parler d'eux depuis que je fus à Versailles, et qu'à mon retour je fus arrêté et conduit à la Bastille. — Milord Mini-

kin, monsieur, sitôt après votre départ, vint lui-même et emmena vos enfans; en même temps il nous donna différentes lettres pour des personnes de la ville, nous disant que vous aviez été conduit à la Bastille pour crime de haute trahison.»

» Cette information déroula le terrible mystère. Je m'aperçus alors que j'étais bassement trompé, et que j'avais réchauffé une vipère dans mon sein. « Mais ma femme, dis-je, elle doit ignorer tout cela.»

»Les tortures les plus vives s'emparèrent alors de mon âme; je courais dans la salle du café où nous étions seuls; le désespoir m'égarait. Le pauvre domestique était tellement effrayé, que je m'aperçus qu'il cherchait l'occasion de s'échapper : pour l'en empêcher,

j'eus la présence d'esprit de fermer la porte de la chambre et d'en prendre la clef. « Dites-moi, William, avez-vous vu ma femme depuis ce jour ?—Oui, monsieur. » Ici mon agitation redoubla, mais j'eus assez d'empire sur moi pour me contenir. « Où l'avez-vous vue ? — Dans Paris, monsieur. — Où est-elle maintenant ? — En Italie. — Comment a-t-elle pu y aller ? — Avec milord Minikin. — Dans la même voiture ? — Oui, monsieur ; ses enfans et sa femme de chambre aussi. — Quels furent donc les motifs de ce départ soudain ? — Je vais vous le dire, monsieur, maintenant que vous êtes un peu plus calme ; voici comme tout cela arriva. » Je promis d'écouter avec patience, et le pauvre homme commença ainsi :

« Le matin du jour où vous

partîtes pour Versailles, à peine aviez-vous quitté la maison depuis une heure, que nous fûmes surpris de voir milord revenir seul et dans une agitation violente ; il demanda notre jeune maître, M. Henri et Mlle Emma ; on les amena aussitôt. — Et la femme de chambre de votre maman, mes chers enfans, où est-elle? — En haut. — Appelez-la de suite. — Alors s'adressant à elle, votre maîtresse dit-il, désire que vous preniez ses bijoux les plus précieux et que vous vous rendiez de suite avec moi auprès d'elle : monsieur Morven est arrêté pour des raisons politiques ; je pense que l'affaire sera bientôt arrangée : mais il vient d'être conduit à la Bastille. Essayer maintenant de lui rendre sa liberté serait inutile ; le

même sort attend ceux qui oseraient le hasarder. Je prendrai soin de madame Morven et de ses enfans, et comme je ne manque pas d'influence à la cour, j'espère que bientôt nous le verrons libre. Je vous conseille à tous de vous éloigner de la maison et de n'y pas rentrer de tout le jour ; je verrai demain ce qu'il faudra faire. — Je n'ai pas besoin, monsieur, je l'espère, de vous dire combien nous fûmes tous consternés à cette nouvelle ; mais dans la crainte de vous être plutôt nuisibles qu'utiles, nous sortîmes de la maison comme nous venions d'en recevoir l'ordre. Après quelques minutes, Henri et Emma furent éloignés de notre vue ; il ne me vint pas à l'esprit de demander à milord où il les conduisait. Lorsque nous revînmes le lendemain matin,

nous vîmes qu'il était vrai que vous étiez retenu dans cette horrible prison, de laquelle on nous dit que personne ne sortait sans avoir eu les membres rompus sous la roue.

» Je fus désespéré de cette nouvelle ; j'avais oublié de demander à milord où nous trouverions notre maîtresse; nous étions décidés néanmoins à en écrire à votre père, car nous pensions que cet événement lui porterait un coup terrible s'il l'apprenait par les papiers publics. Nous lui dîmes combien milord avait de complaisances pour madame Morven et ses enfans. — Mais, William, en agissant ainsi, vous m'avez fait le plus grand tort. — J'espère, monsieur, que vous voudrez bien croire que nous avons agi avec la meilleure intention, et que nous nous es-

timerions tous heureux de pouvoir vous servir maintenant. — Le seul service que vous puissiez me rendre, c'est de tâcher de découvrir la retraite de ma femme et de mes enfans. Il y a là-dedans quelque mystère, William ; on vous en a imposé ; j'ai été traité d'une manière cruelle ; j'ai été horriblement trompé. »

« A dire vrai, monsieur, je commence à le craindre, d'après ce que j'ai entendu dire dans la maison où ma maîtresse est restée deux jours avant son départ. Si vous voulez venir avec moi à Charenton, vous entendrez là un un récit bien triste... »

» Mon cœur fut de nouveau déchiré; je le suivis sans proférer une seule parole, jusqu'à une maison située sur la route et dont la maîtresse paraissait être une

femme très-respectable. « Vous avez eu ici, madame, lui dis-je, il y a à peu près trois semaines, une dame et un gentilhomme anglais avec deux jeunes enfans? — Oui, monsieur, un gentilhomme vint un jour chez moi et me dit que dans peu il m'amenerait sa femme et ses deux enfans. »

» Ici le mystère commença à se dévoiler, et je vis toute l'étendue de mon malheur. «Continuez, madame, dis-je à cette femme. »

« Eh bien, monsieur, au jour fixé il amena une dame qui était bien la créature la plus aimable que j'aie vue de ma vie; peu d'heures après il revint avec sa femme de chambre et ses deux enfans. La dame ne cessa de pleurer pendant tout le jour et toute la nuit; j'étais désespéré de la voir dans cet état, mais je ne

pus lui parler. Je découvris bientôt que ce gentilhomme n'était pas son mari; mais qu'il était enfermé à la Bastille. Elle suppliait ce jeune homme de tout tenter pour obtenir sa liberté; celui-ci assurait avoir fait tous ses efforts, et ajoutait que ce qu'il y avait de plus prudent à faire, était de se tenir tranquille, de peur d'entraîner toute la famille dans sa disgrâce. Après avoir passé quatre jours dans ma maison, ils prirent la route d'Italie; la dame partit en sanglottant. Les domestiques nous dirent que ce gentilhomme était aussi méchant que le mari de cette dame était bon. Je demandai son nom, ils me répondirent qu'il leur était défendu de le dire; mais un de mes enfans le demanda à leur jeune maître, qui dit que son papa s'appelait Morven, et que le nom du gen-

tilhomme qui les accompagnait était milord Minikin ; qu'il ne l'aimait pas, parce qu'il faisait beaucoup pleurer sa maman. »

» J'étais maintenant pleinement convaincu ; je donnai un louis d'or à cette femme, et quittai sa maison. La plus grande confusion régnait alors dans Paris ; la destruction de la prison dans laquelle j'avais été renfermé, paraissait plutôt accroître la fureur du peuple que la diminuer. Ce fut la première fois de ma vie que je me sentis atteint par l'égoïsme, car je ne m'intéressais nullement à ce qui se passait autour de moi. Je crois que je n'aurais pas même jeté un coup d'œil sur mon propre père, quand bien même je l'eusse vu massacrer en ma présence, comme tant d'autres. Ma femme, mes enfans, mes mal-

heurs et moi-même, occupaient toutes mes pensées.

» Je résolus enfin de prendre la route qu'ils avaient suivie. Je blâmais ma crédulité, je me répandais en malédictions contre ce faux ami. Je ne doutai pas un seul instant de l'innocence de ma femme; le monde entier se fût levé pour l'accuser, que je n'eusse accordé aucun accès au moindre soupçon; j'étais persuadé qu'elle souffrait autant que moi de la perfidie de l'indigne lord.

» Je fus bientôt sur la route de Milan; j'étais décidé à aller à pied avec mon domestique William, qui était rentré à mon service. Nous traversâmes toutes les villes qui se trouvaient sur notre route, et à certaines heures du jour auxquelles je savais que ma femme avait l'habitude de prendre l'air.

je sortais dans l'espoir que le hasard pourrait me la faire rencontrer dans les promenades. Nous étions à Besançon, et je n'avais encore pu obtenir aucuns renseignemens; peut-être, me disais-je, ne sommes-nous pas descendus dans les mêmes auberges; peut-être ne se sont-ils pas arrêtés pour changer de chevaux. En nous arrêtant à la porte de l'auberge à Besançon, après avoir fait mes questions ordinaires, on me dit qu'une dame qui paraissait très-malheureuse s'était arrêté dans cet endroit quelques jours avant mon arrivée, mais qu'il n'y avait pas de gentilhomme avec elle; que dix jours après un gentilhomme et deux enfans étaient arrivés et avaient demandé la route qu'elle avait prise; on leur répondit que c'était celle de Neufchâtel. Voilà tout ce que je pus apprendre,

encore n'étais-je pas bien certain si c'était ma malheureuse épouse.

» Nous traversâmes le Jura au milieu de l'hiver ; après nous être égarés au milieu des neiges, nous atteignîmes avec difficulté une forteresse connue sous le nom du Château-de-Joux. Dans un temps plus heureux, ce château eut excité mon admiration : situé sur une pointe de rocher, il dominait sur les montagnes et les bois qu'on rencontre partout dans ce pays. Nous avions l'intention de demander l'hospitalité dans ce lieu pour une nuit, car nous étions éloignés de toute ville, et la nuit approchait.

» Nous montâmes avec difficulté le sentier rapide qui conduisait aux fortifications ; là, un garde nous demanda nos passeports ; nous lui fîmes part du mo-

tif de notre arrivée. Nous fûmes aussitôt reçus et conduits dans un vaste appartement, où des personnes de tout sexe et de toutes les nations étaient rassemblées. J'en vis au milieu d'elles plusieurs du rang le plus élevé, et qui m'accueillirent avec les plus grands égards. Un Espagnol de distinction s'approcha de moi, je sentis bientôt qu'il existait entre nos âmes une sympathie d'affections et d'infortunes. Je lui fis connaître la cause de ma visite extraordinaire, l'anxiété de mon esprit et l'horreur de ma situation. Il me raconta son histoire toute aussi remplie d'événemens tristes que la mienne, excepté qu'il n'avait pas perdu sa femme. Il me dit qu'il était impossible de s'échapper de cette forteresse, parce que la vigilance des gardes ne laissait

aucun espoir de fuite. Le soleil du matin me forçait de quitter cette nouvelle connaissance, qui avait gagné toute ma confiance; mais il obtint du gouverneur la permission de m'accompagner, sous une escorte de vingt hommes.

»Je fus ravi de jouir encore pendant quelque temps de sa société; c'était un moment de relâche à mes maux. Sa conversation était pour mon cœur comme la douce rosée qui descend du ciel après les bouffées suffocantes du vent d'est qui dessèchent le sol et le laissent sans feuilles et sans verdure. Son amitié était le seul soulagement que mon âme eût éprouvé depuis le jour fatal de mon départ de Versailles, et j'éprouvai les sensations d'une véritable douleur quand il fallut me séparer de l'Espagnol.

» Je continuais tristement mon voyage en réfléchissant aux malheurs sans nombre qui m'avaient successivement accablé. Arraché par ma coupable crédulité des bras de l'objet de ma plus chère affection, je repassais dans mon esprit toutes les vertus qui ornaient l'âme de mon épouse : jamais elles ne s'affaceront de mon cœur. Avec quel ravissement j'admirais cette tendre compassion qui s'étendait sur tout ce qui l'environnait. Combien de fois, lorsque le soleil en disparaissant dans l'horizon lointain répandait sur toute la nature ses derniers rayons pourprés, j'ai accompagné cette femme céleste à la promenade, recueillant avec délices les tendres paroles que m'adressait sa bouche; comme elle savait me faire partager l'émotion qu'excitait en elle

la scène majestueuse que nous avions sous les yeux! Alors j'étais heureux, plus heureux qu'il n'est permis de l'être dans la possession de cette compagne aimable, de cette femme angélique.

» Ceux qui ont quelque expérience de la vie humaine, ont remarqué que l'on y rencontre bien plus fréquemment l'infortune que le bonheur; en effet, quoique les peines de l'âme se peignent ordinairement dans la physionomie, le cœur d'un être souffrant renferme bien plus de maux et d'angoisses que sa figure, quelle que mélancolique qu'elle soit, ne saurait en exprimer. Cela vient de ce que le malheur étant beaucoup plus commun parmi les hommes que la félicité, il est aussi moins susceptible d'être troublé et modifié par des sensations étran-

gères. Je ne me rappelle pas d'avoir éprouvé de ma vie une satisfaction quelle qu'exaltée qu'elle fût, qui n'ait été troublée par quelque sentiment pénible. Au milieu du bonheur, la crainte nous fait toujours entrevoir la possibilité d'un changement d'état; dans le malheur, au contraire, l'espérance offre quelquefois à notre imagination des scènes riantes, et adoucit l'amertume de nos chagrins. Néanmoins, l'expérience m'a convaincu que l'espoir, dans ce dernier cas, a beaucoup moins d'empire sur nous que la crainte au milieu de la félicité; et que le malheureux laisse encore plus rarement échapper un sourire de joie, que les heureux ne poussent des soupirs pénibles. Quels que soient les maux qui affligent l'espèce humaine, il est certain que

des infortunes égales n'affectent pas au même degré tous les hommes ; et le plus ou moins d'empire que prend sur nous la douleur, vient de deux causes : d'abord d'une insensibilité naturelle, ou bien de cette force d'âme à toute épreuve que donnent la vertu et la résignation.

» En quittant le Jura, je continuai mon voyage vers Neufchâtel, où je restai trois jours pour me livrer à mes recherches ; mais elles devaient être tout aussi infructueuses que les précédentes : sans savoir où diriger mes pas, j'avançai dans la Suisse, toujours avec le même empressement, mais toujours avec aussi peu de succès. Un jour j'entendis de loin le le canon qui ronflait sur un des plateaux des Alpes. Ces sons solennels et imposans résonnaient

par intervalles et portaient jusqu'à mon cœur un sombre mugissement qui le faisait tressailler. Mon chemin me conduisait directement au lieu d'où il partait ; quelquefois le bruit semblait mourir dans l'éloignement. Cependant il n'y avait pas d'autre route.

» A mesure que j'approchais, ces sons devenaient plus sourds, enfin, des cris de victoire vinrent frapper mes oreilles, et des milliers d'individus se répandaient dans toutes les directions. Je vis tomber sur mon chemin un grand nombre de vaincus, car j'avais été obligé de traverser le champ ensanglanté de cette terrible bataille, au milieu de cris de triomphe, du bruit des tambours, du cliquetis des armes, des gémissemens des mourans, du trépignement des chevaux et des cris des femmes. Af-

freux spectacle ! m'écriai-je, en traversant cette scène d'épouvante, en foulant cette terre rougie du sang de mes semblables, et jonchée des membres mutilés de milliers d'hommes. La vue de blessures ouvertes, de cadavres foulés aux pieds, de ruisseaux de sang révoltaient mon âme autant que ces cris d'une joie horrible, qui insultaient des ennemis vaincus.

» Enfin, j'arrivai à ce couvent où les frères m'accueillirent avec bienveillance. La fatigue de mon voyage et l'impression que cette scène avait produite sur mon esprit, aliénèrent ma raison. Lorsque je fus rétabli, mon tempérament s'était tellement affaibli, que je pensai en vain à quitter cet asile. Mon domestique était mort pendant ma maladie ; cependant les images chéries de ma femme

et de mes enfans venaient assiéger mon imagination, quoiqu'elle eût en partie perdu son énergie et sa vigueur.

» Pendant les intervalles lucides que m'avait laissés mon délire, j'avais composé quelques vers sur ma triste situation; ma maladie reparaissait avec des caractères plus graves; mais la prière et la méditation de ces saints pères me rendirent un peu de tranquillité. Oublié du monde et de tout ce qui m'était cher sur la terre, les moines mes confrères ont toujours ignoré les malheurs qui m'ont suivi dans cette vallée de misère. Obligé de passer le reste de mes misérables jours dans cette retraite, débarrassé des hommes et de leurs fourbes, j'ai tâché d'accoutumer mon âme à ce nouveau genre de vie; mais quoiqu'il se

soit écoulé déjà bien du temps depuis que j'ai embrassé ce nouvel état, si ma femme se présentait à moi dans toute cette pureté qui séduisit autrefois mon cœur, je quitterais immédiatement ces lieux. Sans cette assurance, je mourrai ici, et les moines compatissans qui fournissent à mes besoins tant que j'existe, ne refuseront pas les derniers devoirs à mon corps quand j'aurai cessé d'être. J'ai la consolation de penser que lorsqu'ils liront mon histoire après ma mort, s'ils me blâment quelquefois, du moins ils me plaindront !

» La lettre cruelle de mon beau-père a fait sur moi une impression profonde ; elle m'a convaincu de la fragilité de l'espèce humaine. Quand je vivais dans le tourbillon du grand monde, au milieu de la splendeur qui entoure le rang et la

fortune, il me flattait, il recherchait ma société, il approuvait toutes mes actions : la fortune changea ; au lieu de me consoler et de me soutenir, il m'accabla de reproches amers et non mérités. Il est vrai que bien peu d'hommes sentent toute l'importance du titre sacré d'ami; il impose tant de conditions, que ceux qui veulent s'y soumettre sont en bien petit nombre. « L'huile et les parfums réjouissent le cœur de l'homme, comme les conseils d'un véritable ami soulagent son âme. »

» Il est une sorte de gens toujours prêts à courir là où il s'agit d'une fête, et qui fuient comme la peste les lieux qu'habite le deuil ; qui, semblables aux convives de Timon, reçoivent les présens avec toute la bassesse de la cupidité et le sourire sur les lèvres, et n'aban-

donneraient pas un sou en faveur de ceux qu'ils ont autrefois honoré du nom d'amis et que le malheur accable maintenant. Ces hommes lâches s'asseyeront à vos côtés jusqu'à ce que vous leur ayez sacrifié jusqu'au dernier lambeau de votre opulence, mais ils vous oublieront en prison, ou bien ils croiront avoir fait beaucoup et ne vous être plus redevable en vous faisant une visite et en vous offrant une guinée. Le célèbre lord Bacon dit: « Que toutes les choses d'ici-bas sont sujettes à la destruction, et qu'on doit, dès le principe de la vie, faire choix de l'objet qu'on doit aimer toujours et de qui on espère être toujours aimé. Eloignez de vous, dit-il, cette bienveillance de mode, cette familiarité universelle et qui par cela même cache la perfidie : que vous en restera-t-il? rien. »

» Nous nous plaignons sans cesse du peu de sincérité qu'on rencontre chez les hommes, mais la faute en est à nous : nous confions imprudemment les secrets de notre âme, que nous devrions garder, et nous nous étonnons que d'autres, moins intéressés au silence, les confient. Nous les blâmons d'avoir frustré l'espérance que nous avions conçue de nous les attacher, et tout notre attachement pour eux dégénère en ressentiment. La perte de lord Minikin, de ma femme et de mes enfans, a pris sa source dans mon incrédulité. J'ai élevé trop haut mes espérances, j'ai cru à la perfection ; mais elle n'existe pas chez l'homme, et il a cessé d'être l'objet de ma haine. J'ai enseveli toutes ces passions dans l'enceinte paisible de ces murs. Le malheur ranime l'âme et lui donne de

la vigueur; et pourtant, les traces qu'il a laissées dans mon cœur lui ont imprimé une mélancolie que je voudrais en vain en bannir. »

CHAPITRE IX.

Monsieur Morven avait achevé l'histoire de ses malheurs; les larmes avaient plusieurs fois interrompu son récit. Lord S... et surtout la tendre lady, ne l'avaient pas écoutée sans émotion; ils désiraient le voir réuni à l'épouse qu'il pleurait, convaincu que madame Morven était innocente et qu'elle devait avoir cruellement souffert. Lady S... ne fut pas long-temps à s'apercevoir que le méchant lord Minikin était le même que celui qui avait recherché d'a-

bord la main de Mme Malcolm; mais ayant passé au couvent plus de temps qu'ils n'avaient eu l'intention de le faire, ils se disposèrent à prendre congé des moines. « Vous viendrez avec nous en Angleterre, dit l'aimable voyageuse à M. Morven; vous serez encore une fois heureux. — L'assurance de trois choses, répondit-il, pourrait seule me rendre au bonheur; celle de l'innocence de ma femme, la certitude de jouir toujours de votre aimable société, et l'approbation de ce noble Espagnol qui prit un intérêt si tendre à mon sort. — Tout cela peut s'accomplir, dit lady S..., vous jouirez de nouveau de tous les plaisirs de la vie, vous en savourerez d'autant mieux les délices, que vous avez bu à la coupe amère du malheur. » Le moine secoua la tête et dit en souriant

à sa seigneurie, qu'elle connaissait les trois conditions auxquelles il rentrerait dans le monde, puis il se retira promptement, après avoir pris congé d'eux. Quoique M. Morven n'avait pas pris les ordres, il se conformait à certaines règles de la maison. Les nobles voyageurs furent bientôt sur la route de Milan ; il leur était impossible de traverser ce pays, le plus beau de l'Europe, sans sentir l'effet que produit sur l'âme la vue de ce beau ciel. Milan étant le but principal de leur voyage, ils ne voulurent pas s'arrêter en route, quoiqu'ils y fussent souvent invités par la beauté des sites qui s'offraient à leurs regards. Enfin ils arrivèrent dans cette ville célèbre et qui fait l'admiration de l'Europe par sa position, son commerce, ses édifices, ses théâtres et la magnificence de ses églises,

dont la principale n'est surpassée que par celle de St.-Pierre de Rome. Le lendemain de leur arrivée fut consacré à visiter les édifices et les musées. Presque toutes les maisons méritent le titre de palais ; l'église de St.-Pierre est peut-être la plus riche en ornemens et en objets d'arts ; elle est considérée en général comme une merveille : elle est bâtie toute entière en marbre massif ; sa coupole est supportée par cinquante colonnes de quatre-vingt-quatre pieds de haut. Cet édifice, commencé il y a à peu près quatre cents ans, n'est pas encore achevé.

Les boulevards sont magnifiques : les dames de la plus haute classe s'y promènent en voiture pour y prendre l'air le soir. C'est là qu'on voit briller tout le luxe et la magnificence des gens de la plus haute

classe, tant dans la richesse des équipages que dans la livrée des domestiques.

La curiosité conduisit lady S... à cette promenade dont elle avait beaucoup entendu parler avant de quitter l'Angleterre. Elle se rappela les nombreuses révolutions auxquelles cette cité avait été exposée, et les différens gouvernemens, tantôt allemands, tantôt espagnols, quelquefois français, sous lesquels elle a vécu. En réfléchissant à tous ces changemens, il paraît impossible qu'elle ait conservé un caractère national : en effet, un noble milanais est obligé de changer d'opinion presqu'aussi souvent que d'habits, et de se conformer aux manières de tous les gouvernemens qui se succèdent.

Les réflexions de lady S... fu-

rent interrompues par le son d'une trompette. Les deux voyageurs se retournèrent aussitôt pour voir d'où il partait ; ils furent aussi surpris par la nouveauté de la scène qui s'offrait à leurs regards, qu'étonnés de la cause qui la produisait.

Nous les laisserons à leur admiration, pour suivre des personnages moins nobles, il est vrai, mais que nous ne devons point perdre de vue, puisqu'ils se sont introduits à la société de Glorianna.

Ce fut avec peine que les deux Anglais qui commençaient à se trouver embarrassés, laissèrent notre héroïne à Dijon. Elle avait payé les dépenses de M. Bellmont et de son ami. Les trois dames étaient parties sans prendre congé d'eux, aussitôt qu'elles avaient découvert quelle était leur situation

financière, de peur qu'ils eussent recours à leur assistance; malgré qu'elles avaient voyagé aux frais des prétendus gentilshommes, depuis Bâle jusqu'à Dijon, à peu près deux cent quarante milles; qu'elles avaient bu leurs liqueurs, mangé leur jambon de Saint-Georges et consommé toute la provision de petits pains français. Mais elles avaient mal compté, car nos Anglais devaient trouver à Paris des fonds envoyés pour eux d'Angleterre.

Après le départ de Glorianna, ils s'arrangèrent avec le maître de la voiture, pour les transporter sur son siége et à peu de frais jusqu'à Paris; ils y avaient mis cette condition que, s'il ne se trouvait aucun passager dans l'intérieur, ils auraient le droit d'y entrer pour traverser les villes. Cet arrange-

ment justifie ce que Glorianna avait vu à Sens. Réduits à la dernière extrémité, ils se virent obligés de supporter les cahots, le bruit des chaînes, le claquement du fouet, et, ce qui est plus fort, de manger à la cuisine dans les hôtelleries, sans domestiques pour les servir, n'ayant pour tout repas que du pain et des ognons. Comme les belles perruques, les habits à la mode, les parfums, etc., étaient restés à Dijon, ils arrivèrent à Paris dans un accoutrement assez semblable à celui de l'Enfant-prodigue.

Leur premier soin fut de s'équiper, et la seconde idée de M. Bellmont fut de chercher à découvrir Glorianna : il était certain qu'elle devait être arrivée dans la capitale : nos gentilshommes soupçonnaient que c'était elle qui

avait payé leur mémoire, et malgré leur grossièreté et leur défaut d'éducation, ils résolurent tous deux, s'ils pouvaient s'assurer du fait, de lui rendre ce qu'elle avait avancé, persuadés qu'ils se réintégreraient par là dans la bonne opinion de Glorianna, à laquelle M. Bellmont surtout attachait beaucoup de prix.

Ce dernier, comme les trois dames, avait compté sans son hôte. L'âme noble de Glorianna se serait révoltée de cette offre, elle rougissait presque en songeant qu'elle ne leur avait pas assuré le moyen de voyager jusqu'à Paris. Comme M. Bellmont avait pris l'idée dont nous avons parlé, dans sa cervelle stupide, il trouva la cause de la générosité de notre héroïne dans le même principe; en s'examinant dans une glace, il fut convaincu que les attraits de sa personne

avaient la plus grande part dans cette bonne action et que Glorianna, pour me servir de son expression, était folle de lui. C'était là le motif qui la fit tant rougir, et baisser les yeux dans le Musée.

Il serait impossible de décrire la tournure agréable de M. Bellmont; son cou était naturellement long, mais il avait imaginé un collier de fer, pour l'encouragement de l'amour-propre et de la vanité, pour lequel il espérait obtenir un brevet d'invention. Son chapeau était suspendu sur un pivot, ses cheveux étaient plus épais et plus mêlés que ceux d'Absalon, et il les faisait friser pendant une heure, chaque soir; son habit, pour outre-passer la mode, et cacher les oreilles les plus épouvantables qu'on ait vues, avait le

collet au moins de quatre pouces plus élevé que ceux des élégans de la ville; il avait à chaque genou au moins une aune et demie de beau ruban de soie qui tombait négligemment sur ses bas de soie noirs; ses souliers étaient si petits et lui serraient tellement les pieds qn'il pouvait a peine marcher; cela venait peut-être aussi de ce que dans son enfance il avait été habitué à aller sans bas et sans souliers; mais ce dont ce gentilhomme était le plus fier, c'était son jabot; il surpassait tous ceux que l'on avait encore vus; celui d'un coq d'Inde n'était rien en comparaison du sien. Pour me servir de ses propres expressions, je dirai que les garçons de boutique restaient immobiles lorsqu'il passait, et que les servantes laissaient tomber leurs balais

pour le considérer. Les dames le regardaient avec ravissement, et les hommes, occupés de sa tournure, en oubliaient leurs affaires. Son compagnon avait l'audace d'affirmer que lorsqu'il était chez lui, il mettait chaque jour une nouvelle parure, parce qu'il avait observé que lorsqu'il se promenait, même sur un cheval de louage, tout le monde, le voyant ainsi équipé, l'appelait milord.

Les dames, qui avaient quitté l'auberge immédiatement après leur aventure, avaient fait, le mieux possible, le chemin de Paris, et étaient arrivées deux jours avant que ces fats n'y fissent leur entrée. S'étant fait rhabiller, et ayant loué une nouvelle voiture, avec un supplément d'argent qu'elles avaient touché dans cette ville, elles s'acheminèrent vers les Tuileries. Elles y étaient à peine en-

trées depuis quelques instans, qu'elles rencontrèrent leurs anciens amis : les trois dames, en les voyant si braves, avancèrent de quelques pas à leur rencontre, et balbutiant quelques excuses sur leur prompt départ, elles rentrèrent en faveur et consentirent à parcourir la ville avec eux : la musicienne leur dit qu'elle mourait d'envie d'aller à l'Opéra ; que c'é- le plus délicieux spectacle que l'on puisse voir. — Elle était certaine qu'ils lui loueraient une loge le soir même. L'Opéra, ou tout autre endroit lui était indifférent, pourvu que le temps s'écoulât promptement. Les deux autres dames désiraient passer la soirée à la promenade ; la joueuse désirait avoir une table de jeu pour faire une délicieuse partie de wisk ; et la danseuse déclara qu'il y

avait si long-temps qu'elle n'avait eu occasion de déployer son talent, que tous ses muscles étaient contractés, et qu'elle était comme un vieux cheval; qu'elle craignait de ne pouvoir de sa vie recouvrer l'usage de ses membres. — La première valse qu'elle entendrait, fût-ce même dans une promenade, elle était fermement décidée à s'essayer et à montrer son agilité aux Parisiens.

Mais aucune n'eut la politesse de demander à M. Bellmont ou à son ami comment ils s'étaient tirés de l'auberge de Dijon.

Les gentilshommes n'ayant pas de meilleure société et commençant à se fatiguer l'un de l'autre, considérèrent qu'il valait mieux suivre ces dames que de bâiller auprès de leur bouteille; et ayant commandé un bon dîner chez

Very, ils prièrent les dames de vouloir bien se joindre à eux dans l'espoir de montrer quelqu'importance par leur toilette, étant tous très-élégamment vêtus et ayant l'air de personnages de haut rang. Les airs qu'ils se donnaient auraient pu tromper ceux qui ne fréquentaient pas meilleure compagnie; mais avec la moindre éducation, il était facile de découvrir la fraude.

Ainsi équipés, ils s'acheminèrent vers l'hôtel pour dîner à cinq heures précises, et ils étaient tous assis près du bon, du bienfaisant docteur D***, de Sens, qui les reconnut bientôt pour des Anglais, et fut surpris de voir les dames boire autant de vin, ayant toujours entendu dire que la plus grande sobriété distinguait les femmes de ce pays. Leur ayant entendu dire qu'ils venaient de

Dijon, les docteur leur demanda si le hasard ne leur aurait pas fait rencontrer une jeune personne qui voyageait avec son domestique. « Oh! oui, dit la musicienne, l'animal le plus stupide du monde, elle ne connaît pas une note de musique. — Non, ni même les cartes, dit l'autre; cependant elle a beaucoup de prétentions et se sert de termes si baroques qu'il y a de quoi lui rire au nez. — Comme les gens pensent différemment selon les circonstances, dit le bon docteur; je trouve que cette dame est la personne la plus aimable que j'aie vue de ma vie. »

« C'est une véritable hypocrite, je vous assure, monsieur, une aventurière. Je vous engage, si vous la fréquentez, à vous défier d'elle; elle est si rusée; elle a besoin de gens qui la croient une

personne d'importance ; mais nous prendrons soin de vous éclairer sur son compte. »

« Mais quand même elle emploierait l'art dont vous l'accusez, elle est généreuse et charitable à l'excès. »

« Avec l'argent des autres, je vous assure, dit la joueuse ; car certainement elle mendiait à Bâle, où nous la rencontrâmes pour la première fois : depuis cette époque, nous avons essayé de prendre des éclaircissemens sur elle, de peur qu'elle ne vînt jouer la comédie avec nous. »

« Vous eûtes parfaitement raison, dit le bon docteur, je n'en doute nullement ; son caractère paraît bien différent du vôtre. »

« J'aimerais beaucoup vous avoir pour ami, dit une de ces dames. »

« Vous me faites honneur ; mais

l'amitié ne s'achète pas, c'est la compagne de l'amour, sa sœur jumelle, un enfant de la nature; l'estime doit lui être unie pour la rendre durable. »

« Ce que vous dites peut être très-vrai, mais je suis peu au fait sur son compte. Je jouis d'une compagnie agréable lorsque je la rencontre; mais, à dire vrai, je hais l'affectation et la prétention, surtout celle de la dame dont vous êtes si épris; quant à moi, je ne vois rien à admirer en elle. »

« Demandez à ces messieurs ce qu'ils en pensent, dit le docteur. »

« M. Bellmont était du même avis que les dames, son ami pensait qu'elle serait très-bien lorsqu'elle aurait un peu vu le monde; mais elle était si pincée, si prude, qu'il ne savait pas pour sa part ce qu'on en pourrait faire. »

« Le monde abonde en présomptueux de cette sorte, dit le docteur ; mais il est aisé de reconnaître un esprit cultivé au milieu du vulgaire. »

« Vous avez raison, dit une de ces dames ; aussi n'avons-nous rencontré que des gens du vulgaire, jusqu'à ce que nous ayons le plaisir de nous trouver avec ces gentilshommes ; jusque-là, nous avions beaucoup de peine à nous faire donner même quelque chose à manger. »

« Pourtant, répondit le docteur, il y a des provisions en France pour huit cent mille personnes comme vous, mesdames. »

« Cela peut être ; mais pas de la même espèce que celles auxquelles nous sommes habituées. »

« Charles XII, roi de Suède, lorsqu'il conduisit ses troupes sur

les bords du Boristhène, n'avait pas été habitué au pain moisi ; cependant il le trouvait très-bon, faute de meilleur. »

« Eh, mon Dieu ! docteur, vous allez devenir presqu'aussi ennuyeux que la personne dont nous parlions tout à l'heure. »

« Je mettrais mon orgueil à posséder ses vertus modestes. »

Ici ils se regardèrent tous, mais la musicienne, avec plus de hardiesse que les autres, demanda au docteur ce qu'il entendait par vertu.

« Je vais vous le dire, mesdames, en peu de mots : la charité, l'humanité, la générosité, la bienfaisance, la modestie et la religion, sont des vertus que l'on entend nommer par bien des bouches, mais que peu de cœurs renferment. »

« Mais, dit la plus jeune, vous

ne prétendez peut-être pas donner toutes ces vertus à la dame en question ? »

« J'ai été témoin qu'elle les possédait toutes. »

« Mais elle est si pauvre.... »

« Les qualités les plus exquises sont cachées sous cette apparence : quelquefois sous les plus beaux habits se trouvent toutes les folies, souvent même, tous les vices. »

Ici elles jetèrent toutes un coup d'œil sur leurs brillans vêtemens, qui ne paraissaient pas avoir produit l'effet attendu sur le docteur, ni même les airs qu'elles se donnaient par intervalle, en ordonnant que l'on apportât sur la table tout ce qu'il y avait de bon chez Very, quoique cette profusion ne fût jamais déployée avant pour elles. Les verres, les fourchettes, les couteaux n'étaient pas assez

clairs, tandis qu'un des premiers pairs du royaume, qui était assis à la même table, commandait avec cette modération, apanage du haut rang et de la bonne société, et trouvait tout très-bien.

M. Bellmont attribuait sa modération à ce que peut-être il n'avait jamais vu que du rôti et des saucisses ; et il affirmait que ce devait être un petit bourgeois ou quelque riche marchand récemment arrivé des Indes orientales ; car, disait-il, s'il n'était pas riche et qu'il ne jouît pas d'un certain rang dans le monde, il ne pourrait prétendre à dîner ici.

Ces réflexions fixèrent la réputation de ces élégans dans l'esprit du docteur ; il était pleinement convaincu qu'il ne s'était pas trompé sur leur éducation et leur caractère, et il se détermina à prendre

congé d'eux au premier instant favorable qui se présenterait.

Ayant appris d'Albert la conduite noble de Glorianna, à Dijon, indépendamment de ce qu'il avait vu d'elle à Sens, tout cela avait fait la plus forte impression sur son esprit; il résolut de ne plus l'abandonner. On a déjà remarqué que le docteur avait une bienfaisance universelle, et que sa philanthropie était sans bornes : il trouvait qu'il était impossible qu'on la poussât trop loin; il sentait les plaisirs, les peines et les faiblesses de ses semblables; il n'était pas étranger aux usages du monde, ayant vécu dans les sociétés les plus distinguées et les plus brillantes, et connaissait tous les agrémens que l'on goûte avec les âmes délicates et pures. Il était étranger à tout ce qui était vain

et frivole ; il n'était donc pas étonnant que ses idées ne s'accordassent pas avec celles de ces gens, qui paraissaient comprendre si bien le caractère de Glorianna, qui était précisément tout le contraire de ce qu'ils se le figuraient. Pourtant elle occupait l'esprit léger de M. Bellmont ; il pensait que sa beauté était infiniment supérieure à celle des dames avec lesquelles il dînait ; quant au mérite, il ignorait qu'il existât rien de ce nom dans l'esprit humain. Il savait qu'un bouton pouvait être mieux fait et plus joli qu'un autre, mais il eût été impossible de lui faire comprendre la supériorité de Glorianna sur ces femmes. Il pensait que si elle eût été aussi bien habillée et qu'elle eût fréquenté une aussi bonne compagnie qu'elles, elle en eût retiré un très-grand

avantage, et il formait la résolution de lui offrir de la prendre sous sa protection, si le hasard la faisait encore trouver sur son chemin, ce dont il était persuadé.

Lorsque le docteur les eût quitté, M. Bellmont commença à craindre qu'il ne le supplantât; mais il se rappela qne ce docteur était un vieillard. Il oublia entièrement de lui demander où Glorianna demeurait; et si cette idée se fût présentée, il eût craint de faire cette demande devant ces dames, car il avait assez de sagacité pour s'apercevoir que c'eût été une trahison de penser à une autre femme et d'en parler devant elles; ou enfin de montrer le moindre penchant pour toute autre qu'elles.

Ils observèrent tous, aussitôt que le docteur eut pris congé d'eux, que ce vieux fou, avec toute son

estime, son amitié et ses complimens emphatiques, était certainement amoureux de cette insipide campagnarde ; et qu'elle tromperait la moitié des hommes de Paris, avec ses regards langoureux, s'ils ne prenaient garde à eux.

C'était plus qu'elles n'avaient pu faire avec toute leur finesse et leur intrigue ; la méchanceté retombe toujours sur son auteur. La fortune, cette déesse capricieuse, prend plaisir à tourmenter ses adorateurs. Elles furent sérieusement mortifiées des louanges accordées à cette inconnue, que néanmoins elles espéraient voir humiliée pour les avoir quittées à Bâle.

Après avoir passé trois heures à table, ils s'acheminèrent vers les boulevards ; des boulevards à l'Opéra ; de l'Opéra au souper, et ainsi finit la journée.

CHAPITRE X.

Madame Lenoir continua l'histoire de madame Drelincourt, autant qu'elle avait pu l'apprendre d'Albert, qui, lorsqu'il laissa son maître avec le capitaine du vaisseau partant pour Saint-Domingue, fut pétrifié d'étonnement sur la place, et fut presque tenté de le suivre ; cependant, il en fut empêché par la sévérité et la menace positive dont ses dernières paroles furent prononcées. Albert sentit que s'il persistait dans sa résolution, peut-être monsieur Drelincourt consentirait-il à l'emmener, mais que le sort de sa maîtresse serait plus pénible, n'ayant

aucunes nouvelles de son mari ; il résolut donc, après quelques momens de délibération, de retourner à la chaumière avec sa bague, pour convaincre madame Drelincourt qu'il avait vu son maître; et afin de tranquilliser son esprit autant que possible, il pensa que si jamais il venait à être découvert dans l'innocent mensonge qu'il se proposait de faire, il obtiendrait bientôt son pardon; et il fit tous ses efforts pour arriver promptement.

« Comme il avait été retenu plus long-temps que madame Drelincourt ne l'avait pensé, continua madame Lenoir, cette dame commença à appréhender qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur, surtout n'en ayant reçu aucune nouvelle; mais Albert ne pouvait écrire; il ne voulait pas confier à

d'autres les secrets de sa maîtresse, qui fut dans une agitation d'esprit continuelle tout le temps que dura son absence. Elle était néanmoins quelque peu consolée lorsqu'elle sentait qu'il était possible que tout se soit expliqué à la satisfaction de M. Drelincourt, ce que toutes ses lettres confirmaient. Elle ignorait la fraude de cette fausse amie, la fille du duc, et même elle lui écrivit pour l'informer du lieu de sa retraite, des souffrances de son esprit et de sa situation actuelle.

« Ma meilleure et ma plus chère amie, disait cette aimable dame, si rien pouvait compenser la perte d'un époux, ce serait les sourires intéressans d'une fille charmante que Dieu m'a accordée depuis ma nouvelle disgrâce. Je suis aussi ignorante du sort qui l'attiend ou

qu'il éprouve, que je le suis de la manière dont je puis l'avoir offensé. Vous avez souvent été témoin de la sincérité de mon affection et de ma tendresse, qui, j'en prends le ciel à témoin, est aussi pure que la neige qu'il répand sur la terre.

» Hélas! lorsque je lui dis adieu, combien j'étais peu préparé à cette séparation, combien je l'étais peu à son arrivée subite et inattendue, comme à la vengeance inexplicable qu'il a exercée, et que, sans votre assistance amicale, il eût étendue sur sa malheureuse épouse. Mon cœur ne pourra jamais exprimer sa reconnaissance à celle qui m'a ainsi préservée et qui l'a détourné en même temps du plus grand crime qu'il fut possible de commettre. Peut-être il eût plongé son épée dans mon

sein. Heureux soulagement ! mais, mon enfant ! mon aimable enfant ! je mourrais pour le sauver et épargner à mon époux le reproche d'un tel crime. Dites-lui, ma chère, combien je déplore sa perte ; et s'il me croit innocente, je le supplie de me rendre à ses embrassemens ; si non, qu'il me laisse mourir dans la solitude que j'ai choisie. J'apprendrai à ma petite Glorianna à bégayer le nom chéri de père ; ce sera le premier son qu'elle articulera. Chérissez-moi de tout votre cœur, et croyez que mon amitié pour vous ne peut se ralentir.

» Albert sera le porteur de cette lettre, et il en fera tenir en même temps une à mon mari. Adieu. »

» Elle écrivit à son mari une lettre qu'Albert m'apporta depuis, pour éviter que ces papiers ne tom-

bassent entre les mains de Glorianna avant le temps voulu : elle contenait ce qui suit :

» Le chagrin pèse profondément sur mon cœur ; le chagrin, le sombre chagrin oppresse mon âme. Le souvenir des plaisirs passés dans ta société chérie, nourrit mon imagination de la plus profonde mélancolie. Ta voix aimable résonne toujours à mon oreille : je distingue ses accens mélodieux au milieu du bruit de l'onde écumante ; elle est l'image de mon bonheur passé. Dans ma solitude, j'erre au bord d'une source en pente, où les saules pleureurs baignent leur tête dans ses eaux et unissent leur larmes à ma douleur ; mais ils sont bien plus heureux que moi ; ils tournent leurs feuilles argentées vers l'aimable zéphir et le courtisent pour qu'il se repose au

milieu de leurs branches, tandis que je suis seule à pleurer mes douleurs dans la détresse la plus amère et la plus profonde. Dans l'agonie de mon cœur, je prononce ton nom adoré, et je supplie les vents de porter sur leurs ailes légères les baisers que je leur prodigue pour toi, et de te dire que ce sont les baisers de Glorianna.

» Si ma fille, qui m'offre la douce image de son père, ne m'en empêchait, j'irais me prosterner à tes pieds, je les baignerais de mes larmes, et par les baisers dont je couvrirais tes joues, je te convaincrais de la sincérité de mon amour et de mon innocence. Je m'attacherais à tes genoux jusqu'à ce que tu m'eusses repoussée pour toujours. Mot déchirant! tu ne pourrais le laisser échapper de tes lèvres. Que cette pensée s'efface de mon souvenir!

» Albert, le digne Albert, te racontera ce que j'ai souffert dans mon long voyage pour venir ici, dans l'espoir de me jeter aux pieds de cette parente que tu as vue dans la maison de mon père. Bénie soit son ombre révérée et la bonté divine qui l'arracha d'ici avant ce jour fatal ! L'espoir aux tresses dorées peut encore s'asseoir sur la brise vivifiante et venir ranimer mon âme : ta seule présence peut me rendre le bonheur. Lorsque je te vois étendre tes bras pour presser ce gage de notre amour, tous mes chagrins s'évanouissent, et mon âme ravie renaît pour jouir des doux embrassemens de cet amour renaissant. »

» La première de ces deux lettres fut présentée à mademoiselle L.... le jour même de son entrevue

avec M. Drelincourt; et après l'avoir parcourue avec le plus grand sang-froid, elle y fit la réponse suivante; mais elle ne vit jamais Albert, comme madame Drelincourt l'avait espéré.

« Lorsque cette lettre m'est arrivée, vous étiez l'objet de mes pensées. J'ai fait beaucoup pour vous, et j'espère encore faire davantage. Je vous recommande fortement de rester où vous êtes, jusqu'à ce que la violence de cet orage soit apaisée. Je me suis procuré un supplément d'argent pour vous, dans la crainte que vous manquiez de secours pécuniaires. Dans les dispositions actuelles d'esprit de M. Drelincourt, je ne vous conseillerais pas de vous adresser à lui pour cela; ce qui pourrait réveiller le passé qui, en restant enseveli pendant

quelque temps encore, finira par s'oublier entièrement. La mort de mon père et vos malheurs m'ont presque mise aux portes du tombeau. Quant à présent, je pense que je puis me rire de cette mort, car, sur les bords du Styx, si Caron me demande la branche dorée, je me la suis procurée ici d'avance. Adieu. »

» Selon que je puis classer les événemens, dit madame Lenoir, cette correspondance eut lieu quelques semaines avant la mort de mademoiselle L....

» M. Drelincourt approchait de Saint-Domingue, tandis qu'Albert regagnait la chaumière où il était attendu avec tant d'anxiété par madame Drelincourt, qui se hâta d'aller à la rencontre de cet excellent homme, les joues baignées de larmes et le cœur pal-

pitant. « Avez-vous quelque chose à me dire ? demanda cette femme intéressante. — J'ai, madame, ce que mon maître évaluait presqu'autant que lui-même. Cette bague que le roi lui avait donnée. »

» La joie empêcha presque madame Drelincourt de prononcer un seul mot; les domestiques pleurèrent avec elle; et sa petite fille mêla ses larmes à celles de sa mère. Madame Drelincourt la serra dans ses bras affectueux, avec une ardeur non accoutumée. Dans l'extrême agitation de son esprit : « La bague ! Albert ! »

» Albert présenta la bague dont la vue émut à un tel point madame Drelincourt, qu'elle s'évanouit dans les bras de ses domestiques, et ils furent long-temps sans pouvoir la faire revenir. «N'avez-vous rien de plus, Albert ?

dit cette dame. — Hélas ! madame, non ; mais M. Drelincourt, parfaitement désabusé, demande dix années pour l'expiation des crimes qui l'ont conduit à de tels excès. Il a l'intention de se retirer dans une maison religieuse ; il recommande, durant cet intervalle, sa fille à vos soins, et vous supplie de lui conserver votre amour. »

« Volontiers, bien volontiers, je souscris à ses vœux, quoiqu'il m'en coûte : mais, Albert, dites-moi pourquoi il n'a pas écrit un mot seulement ? Quel extérieur avait-il ? se portait-il bien ? — Hélas ! non, madame ; il avait l'air affligé de son erreur. — Sa fortune ? — Il est complètement ruiné, tout ses biens sont confisqués. — Mais le roi n'eut jamais souffert qu'il

périt d'une mort ignominieuse, quoiqu'il ait encouru sa disgrâce? — La fureur populaire lui a rendu maintenant cette liberté qu'autrement il eut difficilement obtenue. — Les amis du duc étaient puissans à la cour, c'est moi qui aurais dû le suivre dans les détours obscurs de sa cellule; j'aurais dû implorer son pardon de notre bien-aimé souverain, qui n'eut jamais rejeté les larmes d'une tendre épouse, dit madame Drelincourt; l'aimable Antoinette eût été elle-même mon avocat. Albert, j'ai eu tort de quitter Paris, de quitter mon mari. — Mais, rappelez-vous-en le motif, madame; à cette époque vous alliez solliciter votre parente; et votre situation, indépendemment des instances de mademoiselle L..., vous en faisait une

loi. — L'avez-vous vue? — Non, madame; mais j'ai une lettre d'elle; elle est malade, et l'on croit qu'elle ne résistera pas à la violence de sa maladie. — Ne désire-t-elle pas me voir? — Sa lettre vous en apprendra plus que je ne pourrais le faire. »

» Madame Drelincourt rompit avec empressement le cachet de la lettre, et fut très-surprise d'apprendre par son contenu qu'elle avait vu M. Drelincourt, mais qu'il ne lui avait jamais dit un seul mot en sa faveur. «C'est peut-être, dit Albert, qu'il ne lui a pas fait part de ses intentions, parce qu'il n'eut jamais une grande confiance en elle. — Si j'étais au milieu du temps que M. Drelincourt a fixé pour notre séparation, je me soumettrais avec plus de résignation.

— Les grâces naissantes de votre fille, madame, son éducation, vous feront passer ce terme rapidement ; c'est pour cela que le ciel l'a confiée à vos soins. — Je vous remercie, ô mon bon ami ! dit cette dame, pour tout l'intérêt que vous prenez à mon sort ; puisse la fortune sourire encore une fois à votre maîtresse ; elle n'oubliera pas ces services et les sacrifices que vous avez faits à cause d'elle. Puisque mon époux le veut ainsi, je suis résignée. Je tournerai mes regards vers celui qui m'a donné la vie ; j'y puiserai cette consolation que l'on ne peut trouver qu'au pied de son trône. »

» Depuis ce temps, madame Drelincourt commença à consacrer tout son temps à sa fille. Au bout de quatre ans, la suivante

qu'elle avait amenée avec elle, mourut d'une fièvre putride ; pendant sa maladie elle la servit elle-même : depuis cette époque, aucun être humain, excepté le curé, n'entra dans sa demeure. L'argent que mademoiselle L... lui avait envoyé fut plus que suffisant pour ses besoins ; cet envoi avait été fait afin qu'elle se tînt éloignée de Paris, quoiqu'il fut très-indifférent à ce monstre dans quels lieux elle vivait, pourvu qu'elle fût séparée de son mari, dont elle était passionnément amoureuse.

» Le temps s'écoulait, mais aucune nouvelle de M. Drelincourt ne parvînt à la chaumière ; son aimable épouse commença enfin à compter les jours, les heures et les nuits. Comme le temps approchait, Albert commençait à se

repentir de cet innocent subterfuge ; mais il espérait encore qu'avant l'expiration du temps, M. Drelincourt serait revenu de Saint-Domingue et qu'il serait convaincu de l'innocence de sa femme. Ils étaient loin lui et sa maîtresse de connaître le caractère intrigant de mademoiselle L... Mais M. Drelincourt était condamné à être la victime la plus malheureuse de sa fureur, car lorsqu'il fut de retour à Paris, après une absence de près de quinze années, il lui fut impossible de retrouver cette épouse qu'il avait traitée si cruellement ; il en fut convaincu le jour même qu'il mit le pied sur le sol natal ; car les lettres que cette amie laissa à sa mort, lui découvrirent toute l'horreur de sa situation. Tous ses efforts pour dé-

couvrir une épouse offensée furent infructueux.

» Pendant son absence, les mains sanguinaires de l'anarchie avaient condamné le meilleur des rois à périr sur un échafaud; le plus pur sang des Bourbons avait coulé; toute la face du pays était changée : M. Drelincourt était étranger dans sa propre patrie, excepté par le sentiment qui n'avait pu s'effacer de son esprit. Il se rendit à la maison de mademoiselle L..., dont on lui apprit la mort, qui avait eu lieu depuis plusieurs années; on lui dit que sa femme de chambre favorite avait épousé un des généraux de la révolution, et qu'elle vivait dans le même palais qui avait appartenu à sa maîtresse.

» M. Drelincourt se rendit auprès

de cette dame, et obtint la permission d'entrer en se faisant annoncer. Il fut reçu avec politesse par une femme qu'il connaissait à peine, et après quelques cérémonies, elle lui dit qu'elle avait un papier pour lui; qu'il avait été remis entre ses mains quelques heures avant la mort de mademoiselle L... « Et ma femme, dit-il avec un soupir?—J'avais aussi un paquet pour elle, qui fut envoyé à sa domestique il y a quelques années. J'ai appris depuis qu'il avait été la proie de la fureur des temps. C'est avec beaucoup de peine que j'ai conservé celui qui vous était destiné. »

» M. Drelincourt la remercia, et lorsqu'il eut pris congé d'elle, il se hâta de se rendre à la maison la plus proche pour lire ces pa-

piers, qu'il espérait devoir jeter de la lumière sur différentes circonstances qui avaient besoin d'éclaircissement; mais dans l'excès de sa douleur et de son désespoir il a laissé glisser ces circonstances essentielles. Comme Albert les a confiées, ainsi que d'autres papiers, à mes soins, vous pourrez juger, mon fils, quelles durent être les tortures de l'âme de M. Drelincourt lorsqu'il lut la lettre suivante:

« Lorsque ces papiers vous parviendront, probablement je ne serai plus; mais j'emporte une grande satisfaction dans la tombe: j'ai détruit votre paix intérieure comme vous avez détruit la mienne. Il serait impossible de vous dire combien je vous aimais, à moins de vous dire que j'aimais jusqu'à

la fureur ; et que tout l'emportement d'une âme au désespoir ne pourrait jamais égaler les tortures que j'ai éprouvées à cause de vous. Les semaines, les jours et les mois se sont passés à conjurer votre ruine, une fois que j'eus reconnu que tous mes efforts pour vous faire partager ma passion, étaient infructueux ; car j'avais résolu, quoique livrée au désespoir, de ne jamais vous faire connaître en termes positifs tout l'excès de mon amour.

» Homme froid ! si vous eussiez lu dans mon cœur, vous pourriez être heureux aujourd'hui à la société de cette femme que vous adorez tant ; mon père vivrait encore, et je ne serais pas torturé par le plus grand de tous les maux. La vengeance, allumée par un

amour méprisé, cette passion qui brûlait dans mes veines, n'a plus de feu; au moins elle ne brille plus de cette douce flamme qui enivre les sens. Mon âme est maintenant habitée par toutes les furies de l'enfer; et les pleurs les plus horribles qu'ait jamais inventés le noir démon du désespoir, vous menacent maintenant. Oui, je ris à la seule pensée que vous ne verrez plus cette figure que vous avez tant de fois contemplée avec délices. Je me réjouis de te le dire, monstre! elle était innocente, et pure comme l'enfant nouveau-né.

» Mais tu ne peux maintenant rappeler la malédiction que tu as prononcée sur sa tête; elle est morte, monstre! morte! son âme s'est envolée dans le séjour du

bonheur, où tu ne dois jamais espérer la rejoindre. La meute des enfers déchirera ton cœur et l'arrachera par lambeaux. Je me réjouirai de le voir, et je m'immolerais moi-même pour repaître mes yeux de ton agonie; pour voir ce cœur s'élancer de sa cage, et couvrir de son sang noir la terre qui te porta! Oui, monstre! une telle vue satisfera ma vengeance!

» Perds la raison en lisant cette lettre, et dis : « Insensé que j'étais de m'en être laissé imposer! » En effet, que tu fus insensé! Ce fut moi qui invitai mon père à venir à Versailles; ce fut moi qui lui dis d'attenter à la chasteté de ton épouse; ce fut moi qui écrivis la lettre qui tomba dans tes mains; ce fut moi, monstre! qui

dis à ta femme de fuir pour éviter ta rage ; ce fut moi qui reçus la lettre ci-incluse de ta femme, le même jour que j'eus une entrevue avec toi ; lorsqu'alors même tu ne voulais pas comprendre les avances que je te faisais. Alors tes souffrances eussent été adoucies !

» Oui, monstre ! c'est moi qui suis cause qu'on te refusait des plumes, du papier et de l'encre, afin que tu ne puisses rien dire de ta prison. Ce fut moi qui ordonnai qu'on te mît au pain et à l'eau pour subjuguer ce cœur farouche, vain et à demi-vertueux. Je forgeai des chaînes pour toi dans toutes les maisons de Paris ; ce fut par mon influence que tous tes amis refusèrent de te recevoir ; ils te regardaient comme le dé-

mon le plus perfide des basses régions. Si mes esprits peuvent te fréquenter et s'élancer de leur sombre demeure dans toutes les formes hideuses de la nuit, puisse la flamme souffrée de mon ombre s'attacher à jamais à tes pas, et les vautours arracher ton cœur d'airain, afin qu'il puisse long-temps contempler, sans battre, ma passion déréglée ! Puissé-je te voir maintenant enveloppé dans les ombres de la nuit et condamné à jamais à pleurer ma perte comme celle de ta femme ! alors je mourrais heureuse. »

» La lettre à madame Drelincourt était même plus cruelle que celle de son époux, s'il est possible.

« Lis, pleure, ris et tremble ! Je vois maintenant les convulsions contracter ta figure que tout Paris

adorait jadis. Oui, femme faible et abusée ! tes charmes, tes grâces ont fait saigner mon cœur ; tu y a plongé le poignard. Contemple la pointe sortir teinte de mon sang! du sang de celle que tu appelais ton amie.

» Sache donc que, sous ce titre sacré, je t'ai arrachée du sein de ton époux, de ta maison, je t'ai enlevée à des amis véritables. Je complotai ta ruine, parce que tu m'enlève le cœur de l'homme que j'aimais. Oui, que j'aimais jusqu'à la fureur ! J'ai mis entre vous deux une barrière insurmontable ! Jamais dans un badinage passionné, il ne fera plus à tes pieds le récit d'un tendre amour ; il ne reposera plus sur ce sein dont il était idolâtre.

» La mort l'a arraché d'ici. Je

le vois environné de toutes les tortures que les châtimens les plus terribles puissent faire souffrir : je le vois assis près du sévère Pluton, tandis que l'amour commandé par Vénus elle-même, verse du plomb fondu dans sa gorge. J'entends ses horribles cris. Je le vois me tendre la main pour le sauver, et je le laisse avec un coup d'œil malicieux et dédaigneux, je l'abandonne au sort qu'il a si bien mérité.

» Vous ignoriez tout cela ; le temps n'était pas arrivé où cette scène si agréable à mes yeux, si enivrante pour mes esprits, devait mûrir et s'exécuter. Maintenant, que je touche à l'éternité, et que toutes mes espérances sont détruites, je me fais gloire de mon crime. Tu n'eus qu'un tort à mes

yeux , c'était la chasteté. Je ne craignais pas ta beauté, qui n'était pas aussi éclatante que la mienne ; je sais qu'en beauté je ne pouvais être éclipsée par aucune femme ! Mais tes froides vertus étaient autant depoignards pour mon cœur; je ne pouvais les supporter. Si le ciel ne m'a pas abandonnée entièrement, il est témoin de toutes les angoisses que ta supériorité m'a fait souffrir : apprends à ta fille à abhorrer mon nom ; je sens que je le mérite.

» Long-temps avant que cette lettre te parvienne, sur la terre, je serai déposée dans ma froide demeure, dans la tombe de mes ancêtres ; mais alors même la forme de celui que j'aimais sur la terre viendra me visiter, et détruire le repos de la mort. Même

dans la solitude, si mon esprit errant peut trouver un chemin jusqu'à ta couche, il y hurlera avec des cris horribles le nom de ton époux ! cet homme que tu m'as enlevé. Alors, et seulement alors je serai vengée !

» Mais, mes yeux s'obscurcissent, la plume tremble dans ma main, je n'en puis plus; la forme hideuse de la mort est devant moi..... »

CHAPITRE XI.

» La lecture de cette lettre fit un tel effet sur madame Drelincourt, qu'elle lui occasionna un désordre mental qui dura quelque temps. Albert craignait qu'il fut impossible de jamais la rétablir. Alors elle était si faible, si amaigrie, si peu semblable à ce qu'elle était avant, qu'il commença à désespérer de sa vie. Sa religion et son amour pour sa fille la soutinrent seule pendant quelques années d'une vie languissante. Combien de fois, disait Albert, elle a regardé cette bague, dernier présent de son époux.

» Différens événemens arrivés en France pendant cet intervalle,

avaient retardé le retour de monsieur Drelincourt ; elle ne le désirait même pas, d'après tous les malheurs qui avaient causé son départ. Elle avait placé une confiance sans bornes en cette fausse amie, et elle supposait qu'elle n'avait été aussi long-temps sans recevoir de lettres qu'à cause des troubles qui jetaient la France d'une anxiété dans une autre : ces bruits même vinrent jusqu'à sa retraite.

»Ainsi se passèrent plusieurs années. Madame Drelincourt cultivait l'esprit de sa fille et y faisait croître ces nobles vertus dont on ne sent bien le prix que dans la solitude. Elle lui donna cette noblesse de l'âme, que tout le monde admire et que peu de personnes comprennent. L'amour de la lecture des meilleurs auteurs avait contribué

à fertiliser son esprit et l'avait préparé à supporter avec fermeté les nombreuses vicissitudes qui doivent nous assaillir dans le commerce du monde.

»Mais l'esprit de Glorianna, ainsi fortifié, possède la sensibilité la plus exquise, comme vous avez pu vous en apercevoir par la manière dont elle fut affectée par l'histoire que j'avais commencé de lui raconter.

»Enfin, après de grandes anxiétés de la part de madame Drelincourt, comme de son aimable fille, Albert résolut de retourner encore à Paris et de tâcher, par sa persévérance, d'apprendre quelque chose qui puisse servir à améliorer la situation des deux personnes auxquelles il était si sincèrement attaché; et il pensait que, jusqu'à ce que Glorianna fut assez forte pour

avoir soin de sa maîtresse, il lui serait impossible de la quitter. Alors un jour, les larmes aux yeux, il dit à madame Drelincourt qu'il avait résolu d'aller à Paris, mais qu'il serait bientôt de retour.

» Son départ fut sans doute pénible à madame Drelincourt, qui le regardait comme un véritable ami; et ce fut pendant son absence que le courage de Glorianna fut mis à l'épreuve. L'esprit de sa mère commença à perdre de sa force le jour même du départ de ce digne serviteur, qui avait donné à entendre à madame Drelincourt que ses propres affaires exigeaient ce sacrifice. Il lui assura de nouveau qu'il serait bientôt de retour; mais un grand nombre d'événemens imprévus l'en empêchèrent.

» Au détour d'une rue, dans Paris, il fut pleinement convaincu qu'il voyait la figure de M. Drelincourt, étonnamment changé par le temps, mais cependant pas assez pour qu'Albert ne le reconnut pas. Il le suivit à sa maison, craignant de se présenter devant lui sans les preuves positives de l'innocence de sa maîtresse; car il ignorait alors la lettre que mademoiselle L... avait écrite à son maître; et il le croyait mort. Il fit faire quelques recherches sur l'identité de sa personne; et s'étant assuré que c'était bien M. Drelincourt, il fut convaincu que sa maîtresse avait été trompée.

» Cette nouvelle fut le plus grand bonheur qu'Albert ait éprouvé depuis bien des années; mais il ne savait comment il devait agir,

car on lui avait dit que M. Drelincourt était remarié ; qu'il avait été un grand nombre d'années dans l'une des îles appartenant à la France ; qu'il avait fait une immense fortune, et qu'il était revenu très-riche dans sa terre natale.

» Cette nouvelle eût été très-agréable à Albert, si on ne lui eût pas dit que M. Drelincourt était remarié. Il résolut néanmoins de le voir, s'il était possible. Quinze ou seize ans s'étaient passés depuis qu'il l'avait rencontré sur le Pont-Neuf, à Paris. « Puis-je, disait Albert, ajouter aux malheurs que ma maîtresse a déjà éprouvés, en lui disant que les affections de son mari sont perdues pour elle ? Elle le croit mort depuis long-temps ; ne vaut-il pas

mieux, maintenant qu'elle est habituée à son sort, la laisser dans l'ignorance du coup qui l'attend ? »

» Albert, pour se faire reconnaître de son ancien maître, se détermine à rester dans la cour, comme celui-ci entrait dans sa maison, et son chapeau à la main. M. Drelincourt le reconnut aussitôt, et se rappelant toutes les horreurs du passé, il l'appela à lui et lui ordonna de l'attendre dans son antichambre jusqu'à ce qu'il soit prêt à le recevoir. Pendant ce temps Albert était dans la plus grande agitation.

« J'eus jadis, dit M. Drelincourt, les plus grandes raisons d'être mécontent de vous ; ces raisons ne subsistent plus. J'ai beaucoup de motifs pour croire que vous avez toujours été fidèle à ma maison ;

et que vous avez servi avec intégrité la plus outragée comme la plus angélique des femmes, dont je pleure les malheurs, lorsqu'il n'est plus temps. Ce n'est que depuis peu que cette cruelle lettre m'a été remise. — Dieu puissant ! dit Albert, combien tes œuvres sont étonnantes. Ma maîtresse a justement une lettre semblable à celle-ci. Elle vous croit mort, monsieur, depuis long-temps. Elle mène la vie la plus triste, la plus solitaire et la plus vertueuse. — Rêvé-je, ou suis-je bien éveillé ? dit M. Drelincourt. Conduisez-moi, Albert, vers cette femme adorée, et que je puisse expier mon crime à ses pieds ! — Hélas ! monsieur, vous ne la reconnaîtrez plus ; votre présence sera pour elle une mort soudaine, dans l'état où je

l'ai laissée. Peut-être maintenant même, n'existe-t-elle plus! — Oh! que cette pensée déchirante s'efface de mon souvenir. Eveillé de nouveau au plaisir, ne l'arrachez pas lorsqu'il ne fait qu'éclore. Je volerai sur les ailes de notre ancien amour; je presserai dans mes bras, contre mon cœur cette créature adorée, et je baiserai ces larmes qui ont sillonné ses belles joues, ces joues jadis colorées des plus belles teintes du corail. —Et votre fille? — Quoi? que dis-tu, bon vieillard? l'image de son aimable mère. Que tes desseins sont incalculables et grands, ô divine Providence! si tu eusses permis que je restasse dans cette ville bruyante, j'eus été réservé à des punitions plus terribles que celles qui tombent maintenant sur ma tête. J'aurais vu ma

femme et mon enfant assassinées sur ces froides pierres ; j'aurais été témoin des flots de sang qui ont baigné les rues de ma ville natale. Je reviens dans mon pays chargé de richesses. Ma femme, tout ce que je prisais sur la terre, sera rendue à mes embrassemens qui l'attendent. Ma fille !..... Conduisez-moi, Albert, conduisez-moi aussitôt vers elles ; le sommeil s'éloignera de ma paupière jusqu'à ce que je les aie revues. Je n'ai goûté aucun repos depuis ce jour affreux où j'ai été conduit à Versailles et où j'ai plongé mon épée dans le cœur de l'homme que je regardais comme le destructeur de mon bonheur. »

» Pendant tout ce discours, les larmes tombaient avec abondance sur les joues de M. Drelincourt ;

l'agitation de son esprit, au souvenir du passé, le força de se jeter dans un fauteuil, presque sans connaissance.

» Albert n'était pas plus calme : sa tête blanche et vénérable inspirait du respect à son maître. « Allons, cher Albert, dit le bon M. Drelincourt, conduisez-moi vers ces êtres célestes qui peuvent seuls ranimer mes esprits abattus. — J'irai, dit Albert, je veux préparer ma maîtresse à ce grand événement ; mais la précaution est nécessaire. — Et pourquoi ? ne puis-je aller avec vous jusqu'à quelques milles de sa chaumière ? — Vous le pouvez, monsieur, si vous le désirez. »

» Ici, comme M. Drelincourt sortait pour donner quelques ordres, il fut arrêté par la conven-

tion nationale, afin de le dépouiller de ces richesses qu'il avait accumulées. Ni les prières, ni les remontrances du bon Albert ne purent obtenir le moindre adoucissement à ses souffrances ; il fut encore jeté en prison. Albert l'aurait suivi, mais il aurait prouvé, en le faisant, son manque d'affection pour sa maîtresse. Il voyait que dans ce temps la possession de richesses rendaient criminel aux yeux du peuple ; et il se trouvait très-heureux que sa pauvreté lui servît d'égide.

»Ayant encore une fois perdu son maître de vue, et conduit à la dernière extrémité par ce triste coup, qui l'affecta davantage encore que lorsqu'il resta seul sur le quai, il sentit que l'honneur le forçait de retourner vers sa maî-

tresse : lui raconter ce qu'il avait vu, serait rouvrir ses blessures qui commençaient à se fermer, ou qui avaient cessé de saigner aussi violemment que dans les premiers jours de la résidence de madame Drelincourt dans cette solitude.

» Albert repassa souvent dans son esprit toutes ces circonstances extraordinaires; il résolut enfin de conduire sa maîtresse à Paris, après lui avoir raconté la manière dont il avait retrouvé son maître. « Mais cette meute sanguinaire, disait-il, le laissera peut-être dénué de tout; peut-être en un seul jour le dépouilleront-ils du fruit des travaux d'un grand nombre d'années, s'ils ne lui arrachent pas la vie, qu'il a conservée d'une manière si miraculeuse. »

» Convaincu que le rapport du second mariage de M. Drelincourt était mensonger, sans quoi il lui en aurait parlé lui-même, il se remit en route pour rejoindre sa bien-aimée maîtresse. Il fut surpris par la nuit, dans ce trajet, et ayant frappé à ma porte, je reconnus aussitôt ses traits et me rappelai que c'était le domestique de cette dame que j'avais anciennement connue, dont j'avais appris une partie de l'histoire, et sur le sort de laquelle j'avais versé des larmes. Si madame Drelincourt n'avait pas pris un autre nom, je me la serais rappelée. Il y a eu quelque ressemblance dans nos destinées, et peut-être la mienne a-t-elle été plus cruelle encore que la sienne.

» Pendant le séjour que fit ici

Albert, continua madame Lenoir, il me raconta tout ce qu'il crut pouvoir dire à une connaissance de sa maîtresse. Lorsqu'il arriva à la chaumière, la meilleure des femmes avait rendu le dernier soupir deux jours avant son arrivée. Il trouva Glorianna dans la situation la plus déplorable, d'après la perte de sa mère; et après l'avoir aidée à la déposer dans le sein de la mère commune, il recommanda à cette aimable fille de quitter l'habitation. Il lui avait dit que son père vivait, et qu'il vivait dans la misère; mais il avait de grandes espérances que les immenses richesses que M. Drelincourt avait amassées satisferaient la rapacité de ceux qui n'exigeaient de lui que son or. « Lorsque ces gens seront satisfaits, pensait-

il, ils lui rendront la liberté. Quoi qu'il en arrive, Glorianna le croit pauvre, et espère lui procurer des consolations. » Ce fut dans ce voyage à Paris et à ma demande expresse, qu'Albert la conduisit ici.»

« Comme elle est jolie, disait Léopold, lorsque sa mère eut terminé cette histoire qu'il avait tant désiré entendre. — Sa situation la rend plus belle, indépendamment de cette beauté qu'elle tient de son infortunée mère, dit madame Lenoir. — J'espère la revoir encore, s'écria Léopold avec un soupir. »

Ce soupir était bien naturel; Léopold n'avait jamais rien vu d'aussi beau; il avait gravé son nom sur tous les arbres qui entouraient la maison de sa mère; il avait presque appris aux oiseaux à répéter ce nom si enchanteur pour

son oreille. « Mais elle est loin de moi, s'écriait-il, elle est maintenant à Paris, jouissant de toute la splendeur de cette ville joyeuse. Non, le cœur de Glorianna est fait pour la solitude, son esprit éclairé trouve peu de jouissances dans cette grande ville ; le plaisir de voir son père est de veiller à ses besoins, surpasse toutes les autres occupations de son esprit. »

Fin du Tome second.

